

*En manière de Préface
à la
Collection "Leurs amours"*

Francis de Miomandre

*La vie amoureuse
de Vénus*

déesse de l'amour

Ernest Flammarion, éditeur

~~~~~

*Collection « Leurs amours »*

ANDRÉ ANTOINE

*La vie amoureuse de François-Joseph Talma*

LOUIS BARTHOU, *de l'Académie française*

*La vie amoureuse de Richard Wagner*

ANDRÉ BEAUNIER

*La vie amoureuse de Julie de Lespinasse*

LOUIS BERTRAND, *de l'Académie française*

*La vie amoureuse de Louis XIV*

BINET-VALMER

*La vie amoureuse de Marie Walewska*

ABEL BONNARD

*La vie amoureuse d'Henri Beyle (Stendhal)*

MICHEL CORDAY

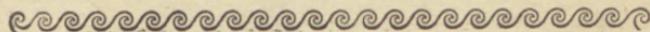
*La vie amoureuse de Diderot*

LUCIEN DESCAVES, *de l'Académie Goncourt*

*La vie amoureuse de Marceline Desbordes-Valmore*

MAURICE DONNAY, *de l'Académie française*

*La vie amoureuse d'Alfred de Musset*



CLAUDE FARRÈRE

*Une aventure amoureuse de Monsieur de Tourville*

RENÉ FAUCHOIS

*La vie d'amour de Beethoven* (2 volumes)

ALBERT FLAMENT

*La vie amoureuse de Lady Hamilton*

FRANC-NOHAIN

*La vie amoureuse de Jean de La Fontaine*

ROSEMONDE GÉRARD

*La vie amoureuse de Madame de Genlis*

MYRIAM HARRY

*La vie amoureuse de Cléopâtre*

GÉRARD D'HOUVILLE

*La vie amoureuse de l'Impératrice Joséphine*

*La vie amoureuse de la Belle Hélène*

DUC DE LA FORCE, *de l'Académie française*

*La vie amoureuse de la Grande Mademoiselle*

\* *Le plus beau parti de France*

\*\* *Le mariage secret*

GEORGES LECOMTE, *de l'Académie française*

*La vie amoureuse de Danton*

MAURICE MAGRE

*La vie amoureuse de Messaline*

BIZAN

~~~~~

CAMILLE MAUCLAIR

La vie amoureuse de Charles Baudelaire

FRANCIS DE MIOMANDRE

La vie amoureuse de Vénus

PRINCESSE LUCIEN MURAT

La vie amoureuse de la Grande Catherine

PIERRE DE NOLHAC, *de l'Académie française*

La vie amoureuse de Pierre de Ronsard

FERNAND NOZIÈRE

La vie amoureuse de Ninon de Lanclos

PAUL REBOUX

La vie amoureuse de Madame du Barry

La vie amoureuse de Madame Tallien

ETIENNE REY

La vie amoureuse de Berlioz

MAURICE ROSTAND

La vie amoureuse de Casanova

CÉCILE SOREL, *de la Comédie-Française*

La vie amoureuse d'Adrienne Lecouvreur

MARCELLE TINAYRE

La vie amoureuse de Madame de Pompadour

ÉMILE VUILLERMOZ

La vie amoureuse de Chopin

~~~~~

*En mémorial de Présent*  
à la  
*Collection "L'Amour sincère"*

*Francis de Molançay*

*La vie amoureuse*  
*de Vénus*  
*dans la Famille*

*Éditions de l'Amour sincère*

*Il a été tiré de cet ouvrage :*  
cinquante-cinq exemplaires sur papier de Hollande  
numérotés de 1 à 55  
*et cent quarante-cinq exemplaires*  
sur papier vergé pur fil Lafuma  
numérotés de 56 à 200.

*En manière de Préface nec spe nec metu  
à la  
Collection "Leurs amours"*

*Francis de Miomandre*

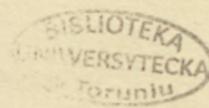
*La vie amoureuse  
de Vénus*

*déesse de l'amour*

*publié avec la collaboration de M. L. Léonard et illustré  
avec seize planches  
par G. Ménage*

*Ernest Flammarion, éditeur*

*1878*



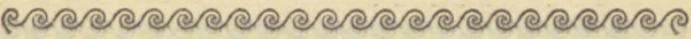
Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous pays.  
Copyright 1929,  
by ERNEST FLAMMARION.

1780797  
22/11/2013

à André Suarès.

5. May 1859.

5. May 1859.



## INTRODUCTION

---

Il peut sembler, au premier abord, extrêmement osé que de vouloir écrire l'histoire de Vénus. Non pas faute de documents, hélas ! Ils sont au contraire si nombreux qu'on ne sait lesquels choisir. C'est certainement un des personnages dont on s'est le plus occupé depuis le commencement du monde. A tel point que la légende a fini par s'emparer de lui et qu'il est souvent difficile de discerner ce qui est vrai de ce qui fut ajouté par l'imagination, par cette imagination que justement Vénus excite au plus haut degré.

Mais c'est le propre des tâches difficiles que de tenter les faibles ouvriers. Plus s'accumulaient les obstacles, plus me gagnait l'envie de les braver.

~~~~~

Sans compter qu'il n'existe pas, à ma connaissance, (il est vrai que je suis un illettré), de biographie proprement dite de la déesse de l'amour. On l'a peinte, sculptée, chantée, vilipendée de toutes les manières. Jamais personne n'a songé à écrire sa vie, alors qu'on l'a fait pour tellement de femmes inspirées par Elle, plus ou moins heureusement d'ailleurs. C'est une lacune, une lacune d'autant plus grave que l'amour, dont elle est l'idole et l'essence, constitue une des plus grandes préoccupations de l'humanité.

Il m'a semblé intéressant de retracer, pour tant d'hommes et de femmes qu'elle a plus ou moins dirigés, affolés, exaltés, blessés ou désespérés, le portrait de Celle qu'ils recherchent et adorent, sous des espèces parfois si pauvres.

L'énorme travail auquel je me suis adonné pour me documenter ne laissera ici nulle trace. Ni notes, ni renvois... Il faut me croire sur parole. On doit penser que, dans un sujet aussi sérieux, je ne m'amuserais pas à inventer. Tous les épisodes de cette aventure, si extraordinaire qu'elle en paraît parfois fabuleuse, sont strictement vrais. Il n'est pas nécessaire de recourir à la fiction quand l'histoire est si riche, et tellement plus belle que toute rêverie.

Pour ceux que cela intéresse, je tiens à leur disposition certains documents, qui sont venus à ma connaissance par une suite de hasards si heureux que j'y verrais plutôt l'intervention particulière de Celle même dont ces révélations éclairent certaines parties d'existence, restées dans l'ombre. Ces documents, personne que moi jusqu'ici ne les avait eus entre les mains. Ils m'ont permis de retrouver le fil chronologique qui relie toutes les aventures connues de Vénus, et aussi de rejeter dans le domaine des suppositions pures certaines fables contre lesquelles déjà se révoltait la logique ou le bon sens : telle par exemple celle qui fait d'Eros le fils de Vénus. Ils m'ont également aidé à reconstituer certains épisodes, sur lesquels nous n'avions que les données les plus vagues. Bref, ils se sont ajoutés à ceux que nous connaissions déjà pour composer un ensemble cohérent, harmonieux, où la critique la plus méticuleuse ne saurait trouver de lacune.

La vie de Vénus est un roman, le plus parfait, le plus complet, le plus amusant et le plus émouvant des romans d'amour. Mais ce roman est une histoire *vraie*, d'un bout à l'autre, sans qu'il ait été nécessaire d'y ajouter une hypothèse. Nous ne sommes pas

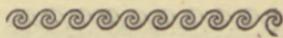
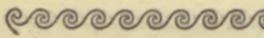
ici dans le domaine mouvant de la « vie romancée », (genre faux s'il en fût). Mais dans le domaine de la vérité historique.

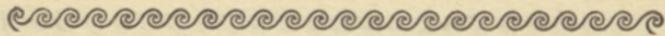
Un mot encore, au lecteur. Pour éviter des répétitions fastidieuses, nous avons, au cours du récit, indifféremment désigné les personnages de leur nom grec ou latin. Ainsi Vénus ou Aphrodite. Arès ou Mars. Minerve ou Pallas. Zeus ou Jupiter. Je pense que cette très modeste liberté ne peut entraîner nulle confusion dans la lecture du texte.

La vie amoureuse de Vénus

LA NAISSANCE

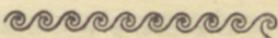
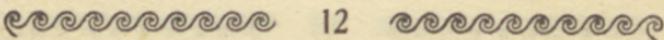
Si l'on pense que déjà sept îles de la Grèce se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à Homère, qui est certes un grand poète et un homme très intéressant mais enfin tout de même une espèce de vieux troubadour gagnant sa vie à chanter des histoires dans les châteaux, on imagine aisément l'incertitude des origines de Vénus, qui plus que tout autre chose au monde se perdent dans la nuit des temps. Tout l'Archipel est en ébullition, et chaque vague de la Méditerranée se soulève d'amour rien qu'à penser à ce moment merveilleux, le plus beau peut-être qui fut





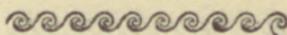
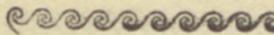
jamais vécu par le monde. Mais nous ignorons les noms des privilégiés qui assistèrent à ce spectacle unique. Nous ne savons qu'une chose : et elle est déjà par elle-même fort insolite. C'est que Vénus naquit de l'écume de la mer...

Vous êtes étonnés ?... Oui, je l'avoue, c'est là un événement assez rare, et l'on a tout d'abord une certaine peine à l'admettre. Nous sommes habitués, depuis tant de siècles, à penser que toute naissance suppose un père et une mère ! Nous ne pouvons pas comprendre que certains êtres, de par leur essence supérieure, échappent à cette loi de la nature. C'est sans doute que nous ignorons, justement, quelques-uns des mystères les plus profonds de cette nature, qui n'a pas fini de nous réservé des surprises, depuis le temps que nous l'étudions... A l'époque dont je parle, elle n'était pas encore, si j'ose dire, organisée comme elle l'est. Sa force créatrice, infiniment puissante, quasi volcanique, s'épanchait avec une abondance et une vigueur dont nous n'avons aucune idée. Les formes se ruaien t à l'assaut de la vie d'une manière si brusque qu'elles ne laissaient pas à l'esprit le temps de s'y reconnaître, et la génération spontanée (qui n'est plus aujourd'hui qu'un mot vague



de laboratoire), était alors la règle générale. Si quelqu'un avait envie de naître, il naissait, voilà. Il ne s'embarrassait pas d'ancêtres. Magnifiques parvenus de l'Evolution, les êtres apparaissaient un beau jour sur la scène du monde, avec la grâce irrésistible de la nécessité. Chacun jaillissait d'où il voulait : Eve de la côte d'Adam, Minerve — toute casquée — d'une migraine de Jupiter, et le Chaos de rien, ce qui est un tour de force plus remarquable encore... Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que la déesse de la beauté ait choisi, pour père et pour mère à la fois, l'onde marine elle-même, réservoir de l'énergie universelle. Et c'est encore moins étonnant quand on connaît la Méditerranée, quand on a rêvé, ne fût-ce que deux heures, sur son rivage, où, dans la pleine et rationnelle évidence de midi, il y a une splendeur si merveilleuse qu'elle justifie toutes les hallucinations et toutes les magies. Que dis-je ? elle les appelle. Et il faut bien peu d'imagination pour recréer le spectacle que ce dut être, là-bas, de l'autre côté,... à Chypre, où se passa le miracle.

Cependant, telle est la manie scientifique, même aux époques les plus intuitives, que déjà dans l'an-

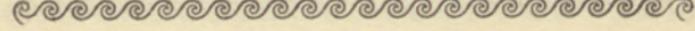


tiquité, certains esprits, et non des plus vulgaires, doutaient de cette origine mystérieuse et cherchaient à Vénus une généalogie plus probable. Homère (encore lui !) prétend qu'elle était la fille de Zeus et de Dioné. Dioné ! il brûle, car enfin cette dame n'était rien moins qu'une Océanide, une fille des eaux... Et, si vous voulez bien y réfléchir, cela ne fait que reculer d'un degré la difficulté. Quant à Zeus, la suite de cette histoire prouvera que tout s'oppose à ce qu'il ait été le père d'Aphrodite. Il ne faut pas oublier que ses débordements, — qu'Héra lui reprochait tant et qui nous valurent de si gracieuses légendes érotiques immortalisées dans tous nos musées, — coïncident avec l'arrivée de la nouvelle venue dans l'Olympe. Avant que la Révélatrice lui eût enseigné l'amour, il se tenait bien tranquille. La théorie d'Homère constitue un exemple admirable de l'incertitude de nos jugements. Il se croit fort habile en faisant rentrer la naissance de Vénus dans l'ordre ordinaire des choses, dans la logique habituelle : en réalité il se heurte à toutes les invraisemblances. Sans doute a-t-il été égaré par les marques de tendresse et d'indulgence que Zeus n'a jamais cessé de témoigner à Aphrodite. Il veut y voir

quelque chose de paternel. En réalité, Zeus eut toujours à l'égard de la belle Cythérée un sentiment spécial, tout teinté de cet éblouissement qu'il éprouva le jour où elle parut pour la première fois devant lui. Mais nous aurons maintes fois l'occasion de revenir là-dessus.

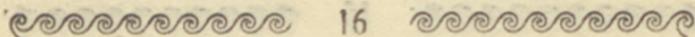
Donc, Vénus naquit de l'onde marine, ainsi que l'attestent de nombreux tableaux, les uns excellents, les autres médiocres, les autres pires, mais tous unanimes sur ce point essentiel. Pas plus Cabanel que M. Ingres, ou Raphaël, n'a eu l'idée de placer cet épisode dans une chambre ou dans une forêt. Vénus naquit en Méditerranée (un peu chez nous), et tant pis pour les peuples qui vivent tristement dans l'intérieur des terres ou sur des rivages hyperboréens !

Cela se passait il y a longtemps, des siècles et des siècles, sur les rivages enchantés de l'Ile de Chypre, et je souhaiterais vous faire sentir à quel point ce fut, de la part du Destin, une pensée délicate. Car, placée, notez-le bien, à l'extrême orientale de la Méditerranée, dans un grand golfe fermé de trois côtés par l'Egypte, la Palestine et l'Asie Mineure, Chypre n'appartient pas aux Cyclades ni



aux Sporades. Elle est infiniment à l'avant-garde de l'Archipel, et seule en la mer, encore grecque mais toute pénétrée d'Orient, de cet Orient pays de la cruelle, de la féconde, de la multiforme Astarté, la cousine asiatique d'Aphrodite.

Astarté ! et je ne puis pas me débarrasser si aisément d'un personnage de cette importance. Astarté, que l'on confondit si souvent avec Vénus elle-même, car elle était là-bas, et peut-être plus avant encore dans le temps, la déesse de l'amour et de la fécondité. Et ce n'est pas de l'écume de la mer qu'elle naquit, mais de cette autre écume, plus confuse peut-être et plus trouble, qu'il y avait dans les cerveaux des hommes d'Orient. La sève formidable d'Asie circule en elle, défait sans cesse l'équilibre de ses formes ; et ses contours, à vouloir embrasser trop d'instincts et de symboles, se dissolvent en quelque sorte, s'épandent dans une manière de rêverie métaphysique. Et elle devient comme une personnification immense de l'aveugle besoin de créer. Astarté oui, c'est déjà Vénus peut-être, mais une Vénus primordiale, insaisissable, indifférente, et comme un peu cette fermentation dont Elle devait naître. En se détachant d'Astarté, comme Chypre elle-même



s'était décollée de la rive syrienne, comme un enfant tombe du sein maternel, Vénus, sans le renier cependant, quittait pour toujours le monde barbare pour entrer, de son glissement doux d'argonaute, dans l'univers lucide et pur de la Grèce, où vit encore le plus parfait de notre pensée.

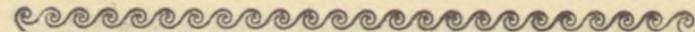
Ce fut un instant merveilleux, un matin de printemps sur la mer... un matin calme, alors que, sous le soleil encore très doux, les eaux sont animées de ce mouvement si harmonieux qu'il unit en soi l'illusion du repos avec le charme de l'agitation vivante. Tout à coup, Elle apparut, Elle fut là, sans qu'on sût comment, sans même avoir émergé. Nue comme une fleur, comme un poisson, comme un écueil. Nue comme un galet blanc poli par des siècles de vagues. Nue comme le mirage de la scintillation... Seuls ses longs cheveux blonds se répandaient le long de son dos et, la pudeur n'étant pas encore inventée, elle n'avait pas l'idée de les ramener sur elle pour cacher ses seins à la fois petits et robustes, émanés de sa poitrine comme le bourgeon de la branche, ni son ventre aux trois ondes soulevé d'une respiration sacrée. Ses longues jambes, épanouies et fines à la fois, étaient blanches comme le gypse ; ses pieds qui

n'avaient encore rien foulé avaient l'innocence des narcisses de prairie. Son visage n'était qu'un sourire, depuis les yeux bleus comme le ciel et la mer tout ensemble, jusqu'à la bouche où l'idée du baiser vint, et dès cet instant, se réfugier pour toujours... Sur son corps parfait, où la suavité de la rose semblait, par quelque miracle non moins surprenant que cette apparition même, s'être mêlée à la radieuse dureté du marbre, les gouttes d'eau ruissaient ou s'évaporaient, regagnant comme à regret le domaine de l'air ou celui de la mer. Sa peau transparente et sa chevelure en gardèrent sans fin l'arôme doucement salé. A ses pieds, l'écume originelle bouillonnait comme une source et s'étendait comme un tapis, innocente, plausible...

Elle serait restée là, peut-être, indéfiniment, épanouie dans sa soudaine perfection, heureuse de cette naissance sans douleur, sans transitions, sans à-peu-près, si l'Amour, qui venait de naître en même temps qu'elle, à la même seconde, ne l'avait pas, immédiatement aussi, tirée de cette torpeur végétale pour la jeter dans le monde du mouvement et de la vie. Car le premier qui l'aima d'amour, ce fut

le Vent. Du plus loin qu'il la vit, il se précipita. Il s'arracha comme un fou, du berceau de branches d'oranger où il dormait, emportant avec lui un tourbillon de feuilles parfumées et de fleurs nuptiales qui se répandirent sur la surface de la mer, et l'enveloppant toute de ses mille bras, la couvrant du baiser de ses mille bouches, il la poussa doucement sur les eaux, qui se mirent à frissonner en vaguelettes innombrables, pareilles aux écailles des poissons, aux mosaïques ourlées de blanc d'un immense pavement bleu. Comme de lui-même, un coquillage, à ses couleurs, vint se placer sous ses pieds... Elle tendit avec grâce l'écharpe de ses cheveux. Et ce fut là le premier navire.

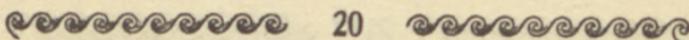
Ce fut aussi le premier amour d'Aphrodite, le plus pur... celui dans le souvenir duquel elle se plongea plus tard, souvent, aux moments de ses folies et de ses fureurs. Encore insouciante de ses destinées grandioses et farouches, de son rôle terrible et beau, innocente et comme noyée dans un aveuglement de fleur ou de nuage, elle se laissait conduire et caresser par cet attouchement impondérable... Elle était à la fois inerte et lourde de tous les secrets de la vie, et légère comme un duvet flot-



tant dans l'atmosphère. Menée par ce plus délicat des amants, elle dériva insensiblement du côté de la Crète, puis des Cyclades et, revenant vers le sud, atteignit Cythère où, devinant qu'il ne fallait pas insister (et d'ailleurs obéissant à des ordres venus d'en haut), le Vent, s'arrachant à regret de ce corps merveilleux, non sans lui avoir infusé ses vertus : l'élan, la robustesse, une légèreté divine, la déposa sur le rivage.

C'est là que l'accueillirent les Heures, aux bandlettes d'or, qui l'attendaient pour la vêtir. Oh ! aussi peu que possible, car elles sentaient bien que c'était une chose inutile. Elles posèrent sur sa tête une couronne de violettes ; à sa poitrine et à son cou, elles passèrent leurs propres colliers, et dans ses oreilles des boucles représentant des fleurs d'orichalque et d'or précieux. Et ce dernier détail en dit bien long, car il nous apprend du même coup que les oreilles de Vénus étaient déjà percées, qu'elle était donc née ainsi toute prête à cette parure de la coquetterie. Une ceinture de perles et d'or acheva cette toilette première.

Si peu que ce fût, cela suffisait pourtant à faire

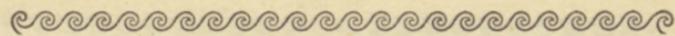


~~~~~  
d'elle une personne habillée. Sans peut-être le savoir, les Heures venaient de trouver là un des plus profonds secrets de la séduction féminine. Et désormais, la nudité et le vêtement allaient se disputer le corps de la femme. Lutte courtoise, sous son air acharné. Lutte qui dure encore, pour le plus grand bien du désir. Car le nu intégral inspire une satiété qu'il importe à tout prix de ranimer... Et le vêtement est là tout exprès, qu'on ne met que pour, en l'ôtant, faire valoir les charmes qu'il a cachés un moment et dont il semble qu'on ait alors perdu le souvenir... Les charmes qu'il a cachés... ou qu'il a paru cacher, car ses ruses sont infinies, et ses artifices d'une subtilité déconcertante...

Ainsi parée de ce que l'art de cette époque à la fois primitive et raffinée avait produit de plus beau, Vénus, se regardant en un miroir d'argent poli que lui présenta une de ces chambrières divines, se trouva si belle qu'elle ne put s'empêcher de sourire, avec coquetterie, en cherchant autour d'elle qui séduire. Et elle fut ravie de constater que c'est le monde entier : qui était, déjà, victime de son charme. A ses pieds, comme une écharpe tombée, le Vent gisait,

anéanti d'extase. Le soleil avait voilé sa face de deux nuages légers comme des voiles de tulle. Le ciel palpait avec une douceur secrètement terrible, et par myriades, de blanches et fines coulées de lumière, faites d'atomes en vibration vertigineuse, le traversaient comme des fils, tissant à même sa chair bleue un impondérable et mystérieux manteau de clarté... Une fermentation formidable agitait dans leurs profondeurs à la fois la mer quittée et la terre nouvelle. Toutes les bêtes vivantes, depuis les monstres colossaux des forêts septentrionales jusqu'aux infusoires menant dans leur goutte d'eau leur existence presque inconsciente, sentirent passer en leur chair épaisse ou légère le souhait étrange de transmettre, au prix de l'anéantissement, cette vie dont elles étaient gorgées... Comme une acclamation sans mots, un murmure énorme, prodigieux, jaillissait invisiblement de tous ces êtres et faisait autour d'Apphrodite une sorte de houle, qui la baignait d'effluves enivrants.

Les Heures, très graves, s'étaient arrêtées. Au centre de ce cercle magnétique, la déesse, immobile, avait fermé les yeux, et son sourire d'enfant coquette

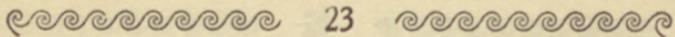


avait fait place à une expression de recueillement auguste. De ses narines dilatées, de sa bouche entr'ouverte, elle aspirait cet air nouveau que sa présence venait de créer, et qui dilatait toutes les fibres de son corps d'une sorte de substance sublime.

Instant magique. Celui de son sacre.

Pour le symboliser, les Heures déposèrent sur sa tête une couronne qui n'était pas faite d'or matériel, mais d'une condensation de lumière.

Puis elles l'emmenèrent dans l'Olympe.

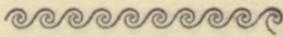
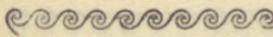




II

DANS L'OLYMPÉ

Entre la Macédoine et la Thessalie, il y avait une montagne, d'assez faible hauteur (2.972 mètres) pour nous autres modernes, accoutumés à jongler avec d'énormes chiffres d'altitude, mais qui, pour cette époque bénie de la mesure et du goût, était considérée comme inaccessible. Et, de fait, elle l'était, par le respect qu'elle inspirait aux hommes, et par certaines dispositions qu'avaient prises leurs habitants pour s'y tenir à l'abri de toute approche. Quelques nuées, habilement accumulées, éternelles : cela suffisait. Au-dessus de ces nuages, là où vous



n'eussiez, vous, avec vos yeux positifs, aperçu que la stérilité de la neige, il y avait, dit Lucien, « un séjour tranquille, que les vents n'habitent jamais, où l'on ne sent ni pluies, ni frimas, ni glaces, où règne toujours une sérénité sans nuages... et qui est d'airain par dehors. On y marche sur l'or et les Heures en gardent la porte. »

Bref, un fort beau palais, entouré de jardins magnifiques.

C'est là que, dans une lumière éclatante, vivaient les Dieux. Ils l'avaient bien mérité. Avant de jouir de ce repos splendide, ils avaient eu, en effet, à soutenir contre les Titans une lutte très longue, qui leur avait donné infiniment de peine, et qu'ils avaient bien failli perdre. Le dernier d'entre eux, le fameux Prométhée, attaché sur un rocher et le foie rongé par un vautour, attestait la rancune de ses vainqueurs et servait d'épouvantail pour ceux qui eussent voulu prendre l'initiative d'une nouvelle révolte.

A vrai dire, tous les Dieux n'habitaient pas l'Olympe, quoiqu'ils eussent en principe le droit d'y venir quand il leur plaisait. Par exemple, Neptune et Pluton, qui étaient pourtant les frères de Jupiter, préféraient se tenir dans leur domaine par-

ticulier : l'un sous les Eaux, dont il était le Roi, l'autre sous la Terre — que le caprice du Maître lui avait assignée comme séjour. Ce n'était pas tant par résignation que par goût. Ces grands seigneurs n'avaient dans l'Olympe qu'une place somme toute assez réduite, sans compter la légère humiliation qu'ils éprouvaient à se sentir les sujets de Celui qui, la veille encore, n'était que leur égal ; tandis que chez eux ils exerçaient sans aucune contrainte leur pouvoir, ils savouraient l'enivrante joie de la domination absolue. Quant à Vulcain, c'était un peu la Cendrillon des Dieux. Boiteux, assez laid, un peu mélancolique, il vivait dans ses forges. C'est lui pourtant qui avait bâti cette demeure merveilleuse, mais, pareil en ceci à beaucoup d'artistes, il s'était sincèrement désintéressé de son œuvre. Dans son palais souterrain de Lemnos, il s'amusait à quelques menus travaux d'orfèvrerie. Et il avait aussi beaucoup à faire avec les volcans, qu'il était chargé de mettre au point, ce qui n'était pas alors une mince occupation : car il y en avait un grand nombre et ils éclataient à tout bout de champ, sans rime ni raison.

Bref, sauf dans les grandes occasions, l'Olympe

~~~~~

n'avait pour hôtes que Jupiter et sa femme Junon, laquelle était sa sœur et qu'il avait épousée par raison beaucoup plus que par goût, et sa fille Minerve, dont j'ai dit tantôt la cérébrale naissance, puis Diane, Bacchus, Mars, Mercure et Apollon. Encore ces derniers étaient-ils fort souvent absents : Apollon parce que très occupé avec les Muses, dans le Collège qu'il leur avait fait construire sur le Parnasse, Mercure parce que adorant les voyages et les aventures clandestines, Diane toujours à quelque partie de chasse et Mars à cause des soucis causés par les guerres que son humeur maligne lui faisait sans cesse inspirer aux hommes.

Dire qu'on s'ennuyait dans l'Olympe serait exagéré, car les Dieux, par définition, ignorent ce sentiment médiocre, mais il est non moins évident qu'on ne s'y amusait guère non plus. Hébé était une bien agréable et fraîche jeune fille, mais l'ambroisie qu'elle versait, pour exquise qu'elle fût, n'avait rien d'enivrant. Et, pour tout dire, cette sérénité, qu'il leur avait d'abord été si doux de savourer après les peines affreuses et les fatigues de la guerre des Géants, cette sérénité ne suffisait plus aux Immor-

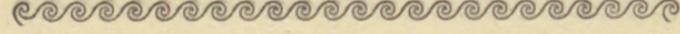
~~~~~

tels. Dans le secret de leur cœur, sans se l'avouer, sans s'en douter peut-être, ils appelaient autre chose, je ne sais quoi, une sensation nouvelle, une brisure à ce rythme monotone, une dissonnance à ce trop parfait accord.

Ce je ne sais quoi, c'est Vénus qui devait le leur apporter.

Lorsqu'elle parut, introduite par les Heures, dans la grande salle au plafond stellaire où l'Assemblée divine l'attendait, ce fut l'éblouissement d'une révélation : la révélation de deux choses que les Immortels avaient ignorées jusqu'ici : la Beauté et le Désir.

Immobiles d'étonnement, ravis comme devant l'inattendu d'un prodige, ils contemplaient de tous leurs yeux ce corps splendide, qui semblait éclairer l'enceinte pourtant déjà si lumineuse. Eux qui n'obéissaient jusqu'ici qu'à la Nécessité, une force étrange venait de s'imposer à leur intelligence de cristal, à leurs sens de neige, à leur cœur de diamant. Quelque chose d'humain, dont ils n'avaient pas encore idée, les pervertissait, délicieusement. Sur leurs lèvres scellées par la certitude de la Toute Perfection, un sourire, léger comme le Doute, vint éclore,



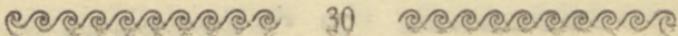
un sourire d'enjouement, et répondant en quelque sorte à celui qui émanait non seulement de la bouche mais du corps tout entier de la survenue.

Cela se passa sans un mot (car les Dieux dédaignent ce moyen vulgaire de s'exprimer) mais dans ce bruissement céleste, fait comme d'un vol de millions d'abeilles, où vibrent leurs pensées sublimes. Sans un mot, sans un geste. A peine si Jupiter, de cet imperceptible clin d'yeux qui pourtant fait trembler sur sa base le monde épouvanté, fit-il un signe, que tous comprirent. Vénus, calme et douce, s'avança vers le trône qui lui avait été préparé et s'assit.

Elle était désormais leur égale... Ah ! et quelque chose de plus que leur égale.



Même dans le monde des Dieux, la grande loi universelle du Changement règne — quoique plus voilée et plus lente — comme dans le reste du Cosmos, et il n'est pas de moment, si parfait et si beau qu'il soit, qui puisse se prolonger sans fin. Cette extase que causa l'apparition de l'Anadyomène dans l'Olympe n'était d'ailleurs pas tout à fait la même



pour chacun des assistants. A l'admiration sincère et profonde que les déesses ressentaient pour l'adorable intruse, ne tarda point à se mêler un autre sentiment, beaucoup plus trouble. Elles se sentaient obscurément menacées dans leur puissance, et dans la paix de leur cœur. Dès cet instant, redoutable par trop de splendeur, aucune ne trouva plus de satisfaction suffisante dans la pure contemplation de soi, qui constituait jusqu'alors sa raison d'être et comme son essence. Qu'était pour Héra sa souveraineté tranquille? pour Artémis sa chasteté de vierge chasseresse? pour Pallas sa raison souveraine? autant de trésors diminués, pour un peu dérisoires. Elles cherchaient à se consoler en pensant que cette Orpheline des régions inférieures exerçait sur elles et sur leurs compagnons un attrait somme toute vulgaire, puisqu'il était le même que subissaient les hommes et les bêtes de la terre; mais cette séduction restait indéniable, et force leur était bien de s'avouer que c'était cela précisément qui leur manquait. Et elles trouvaient injuste que le Destin, qui leur avait tout donné, le leur eût refusé. Une mélancolie subtile se glissa dans leurs âmes. Dans le regard des Dieux, distract par de nouvelles pensées et des rêves confus, elles

discernaient comme une ombre, qui voilait les effluves de tendresse indistincte et sereine dont elles avaient l'habitude de vivre enveloppées, ainsi que d'une atmosphère...

De cette inquiétude vague, de cette jalousie naissante, Elles ne laisserent d'abord, par dignité, rien paraître. Un sentiment aussi bas, et qui n'avait pas encore de nom dans leur langue harmonieuse, les étonnait trop pour qu'elles lui permissent même de prendre corps. Chacune y résista de son mieux.

Diane s'en délivra la première. Elle employa pour cela les grands moyens. Elle partit. Sifflant ses chiens, rassemblant ses nymphes, elle descendit dans la vallée de Tempé, au pied du mont Ossa, pour chasser le cerf. Malicieusement, elle invita Mars à l'accompagner. Dans un de ces grands éclats de rire sonores dont il était accoutumé, celui-ci lui demanda si elle se moquait de lui.

— Penses-tu, dit-il, fille de Latone, que je vais aller perdre mon temps à ces expéditions dérisoires ? Je suis le Dieu de la Guerre et il est indigne de moi de plonger mon épée dans le ventre des sangliers ou des biches.

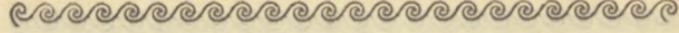
Elle ne répondit rien, et se contenta de le regarder

~~~~~

dans les yeux. Alors, il rougit, avec cette naïveté qu'ont presque toujours les hommes d'action, et elle comprit ce qu'elle avait cru simplement jusqu'ici deviner : c'est-à-dire qu'Arès lui donnait là un prétexte, et que la véritable raison de son refus était ailleurs. Elle sourit, d'un air légèrement méprisant et, cueillant dans le ciel le croissant de nacre de la lune, qu'elle piqua dans sa chevelure, elle descendit la montagne avec sa suite gambadante.

Pour Junon et pour Minerve, que leur dignité retenait loin des diversions sportives — et qui d'ailleurs n'avaient aucune occupation nulle part, il était plus malaisé de se débarrasser du sentiment gênant qui s'était introduit dans leur cœur et, avec une espèce de perversité toute féminine, elles s'y livrèrent sans contrainte.

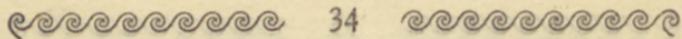
Certes, il n'y avait rien à reprocher à Vénus. Elle se tenait bien tranquille, elle souriait indifféremment à tous ses compagnons, elle ne faisait d'avances à aucun. Mais il était visible qu'ils éprouvaient près d'elle un plaisir particulier, d'une qualité toute différente de celui qu'ils avaient paru prendre avec toute autre. Finis les longs entretiens de Pallas et d'Hermès, où ces deux esprits subtils ravissaient les hôtes



de l'Olympe par l'ingéniosité de leurs théories et de leurs sophismes. Finies ces soirées poétiques où Apollon, s'accompagnant sur sa lyre en sourdine, chantait les exploits de la dernière guerre ou les délices de la paix céleste. Finies ces soirées conjugales où, l'un caressant son aigle et l'autre son paon, Jupiter et son épouse se faisaient majestueusement. Il n'y en avait plus que pour Aphrodite. C'est vers elle qu'alliaient tous les sourires, tous les hommages. Même le Maître était gagné. Il ne disait rien, selon son habitude sacrée, mais combien éloquente la façon qu'il avait de l'appeler près de lui !... Elle s'asseyait à ses pieds. Alors, il lui posait doucement la main sur la tête, cette main terrible où tremblait encore la vibration de son sceptre d'éclairs, et la chevelure d'or, tout imprégnée de foudre, éblouissait l'assemblée.

Sur son front solaire, où Junon avait l'habitude de lire ses pensées, aussi aisément que sur une tablette d'ivoire, voici qu'elle ne parvenait plus à déchiffrer quelque chose de trouble et d'obscur... Un soupçon naquit en son âme.

— Pourquoi, rêvait-elle, pourquoi mon époux traite-t-il comme sa fille cet être qui ne nous est de



rien et qui devrait, s'il y avait une justice, habiter avec Neptune, puisqu'il vient des Eaux ? Pourquoi l'a-t-il fait venir même ? Car je ne puis être dupe de cette fable qu'on veut me faire accroire. Rien n'échappe à sa volonté, puisque c'est lui qui décide tout. C'est donc Lui qui l'a appelée, qui l'a aspirée ici, comme le soleil fait de l'eau qu'il dérobe à la terre embrasée. Les Heures, constantes gardiennes de notre palais, n'ont pu prendre l'initiative de cette assomption énigmatique. L'ordre venait de lui. Quel intérêt prenait-il donc à cette bâtarde de l'écume ? Quel lien secret, datant d'origines antérieures à moi-même, y a-t-il entre eux ?...

Pour toute réponse, deux sourires. Celui du Maître, les yeux perdus dans un songe infini, au delà des formes et des âges, dans les perspectives d'une nébuleuse blanche et profonde comme cette Ecume même d'où la Cythérée avait jailli ; et celui de la Favorite, inconscient et fatal, comme la toute-puissance terrible de la douceur.

Que faire, cependant ? Car il fallait agir. Mais prudemment, et surtout sûrement. Dans son désarroi, Junon se rendit chez Minerve.

La déesse était dans sa chambre, une belle et

~~~~~

vaste salle, qui donnait au sud sur la perspective de la Grèce, et d'où l'on apercevait l'emplacement futur d'Athènes, au milieu des pins, des rochers blancs et des oliviers. Sur les tables, tout ouverts, il y avait les livres que plus tard devaient écrire les sages et les poëtes... Du côté opposé à la fenêtre, une sorte de laboratoire, encombré de cornues, de creusets et d'alambics. Sur un cube d'aimant, bloc de basalte et de nuit, reposait, ronde comme le soleil, la pierre philosophale. Le bouclier, le casque et la pique étaient déposés sur une crédence. Assise, Pallas tenait sur ses genoux sa chouette familière, et s'occupait à la nourrir, avec de petits morceaux du foie de Prométhée, rapportés du matin par le Vautour...

Après lui avoir confié son angoisse, Junon, n'en pouvant plus, éclata :

— Mais, enfin, qui est cette créature? D'où vient-elle? je voudrais bien le savoir.

Pallas, sa chouette au poing, s'approcha de la table et, désignant un des livres ouverts :

— Si cela peut t'éclairer, je vais te dire ce que, dans quelques siècles d'ici, racontera le poëte Hésiode.

~~~~~

Et elle lut, avec un rien de gravité pédante :

« Cependant les divins débris d'Ouranos, que le
« tranchant du fer avait détachés, étaient tombés
« dans la vaste mer ; longtemps ils flottèrent à sa
« surface, et tout autour une blanche écume s'éleva,
« d'où naquit une jeune déesse... »

— Me voilà bien avancée ! s'écria Junon, après un instant de réflexion.

Puis, revenant à un souci plus urgent :

— Ecoute, dit-elle, j'ai toute confiance en ta pondération. Que dois-je penser de tout cela ? que dois-je faire ?

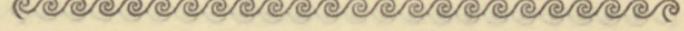
— Avant tout, ne rien dire à ton époux. Il est probable qu'il ne répondrait point, pour la bonne raison qu'il ne sait peut-être pas lui-même ce qu'il a fait. Et puis, parce que son prestige dépend en grande partie de son mystère. Il faut attendre.

— Je ne puis plus attendre... Je veux lutter.

— Contre qui ? Contre une Femme ?...

— Une Femme ! s'écria Junon, au comble de la stupeur. Cet être serait ?... Tu prétends que cet être est une femme ?...

~~~~~



— Mais oui, voyons ! Sinon, comment expliquerais-tu cet attrait qu'elle exerce et qu'aucune de nous ne possède, et qui nous laisse désarmées ?... Une Femme. Une femme divinisée, si tu veux, parée, par des volontés obscures, de tous nos attributs, enduite d'immortalité, indestructible désormais, préservée de ce fléau qui, chez ses pareilles de la Terre, sous le nom de vieillesse, ronge et détruit leur beauté sitôt formée, mais une Femme. Il n'y a rien à faire. Nous ne sommes pas de force.

— Oh ! Pallas ! je ne te reconnais plus, tu sembles en fureur. A quoi te sert ta sagesse ?

— A me consoler de n'être pas cela, de ne jamais avoir été une femme.

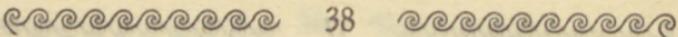
— C'est à dire à rien ?

— Tu l'as dit, Junon. A rien. C'est terrible.

— Ton accablement me consterne, ta résignation me répugne. Mais moi, moi qui n'entends rien à la sagesse, moi qui n'ai ni chouettes, ni livres, ni cornues pour me consoler, je t'assure que je vais me défendre... Je veux que cette créature quitte l'Olympe. Et j'y arriverai.

— Je le souhaite.

— Il ne suffit pas de le souhaiter. Il faut m'aider.



~~~~~  
Si je trouve un moyen d'expulser l'Etrangère, puis-je compter sur ton concours ?

— Tu le peux.

— C'est bien. Quelque chose me dit que je ne tarderai pas... Enfin, après tout, je suis la Reine.

Puis, dans un sursaut de fierté :

— Ne suis-je pas ?... ne sommes-nous pas belles, toutes les deux ?

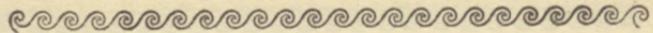
Elle prit Minerve par la taille et, l'entraînant devant un miroir :

— Regarde, dit-elle.

Elles étaient belles, en effet, puisque Vénus n'était pas là. Elles étaient belles : Junon avec sa tête si pure sous les bandeaux de ses cheveux noirs calamistrés, ornés d'un diadème de feuilles d'oliviers d'or, son nez droit, ses yeux profonds, sa bouche sinueuse et fière, son menton si nettement découpé ; et Pallas avec son visage empreint d'une noblesse méditative, aux traits parfaits comme un dessin géométrique, ses paupières à demi fermées sous le poids de la pensée. Elles étaient belles, avec leur grand corps majestueux et robuste, animant les plis de la longue tunique cannelée, harmonieuse comme une colonne... Elles

étaient belles, et d'une beauté que la colère exaltait encore. Le haut miroir d'argent les reflétait toutes deux, avec une sorte de complaisance.

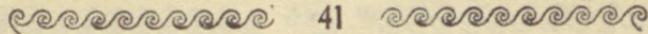
Elles se séparèrent, rassurées.

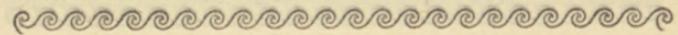


III

LE JUGEMENT DE PÂRIS

Inutile de dire que cette belle entente dura peu. Car la jalouse est comme un poison très subtil, qui gagne sans cesse du terrain dans l'organisme de l'âme, sans même qu'on s'en aperçoive. Junon et Minerve se croyaient envieuses seulement de leur rivale, elles ne tardèrent pas à le devenir aussi l'une de l'autre. Leur sensibilité était à vif, et constante leur irritation, que le moindre incident portait à son comble. Ce qui les exaspérait le plus, c'était de voir que tous les Immortels semblaient épris de l'Intruse : Mars, avec cette brutalité ingénue qu'il apportait à



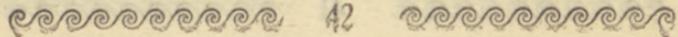


tous ses actes, Mercure avec ces détours, ces ruses infinies dont il enveloppait toujours sa conduite cauteleuse et énigmatique, Bacchus avec une sorte de délire mystérieux, et Apollon en insinuant dans ses compositions littéraires un lyrisme ardent, trouble, qu'on ne lui connaissait pas.

Cependant Vénus, placide comme une grande rose dont les seuls mouvements sont ceux que lui dictent le vent et le soleil de l'instinct, considérait tout cela un peu comme si elle n'en eût pas été la cause. Encore toute emplie de la sève marine, elle n'avait conscience que de sa beauté seule, non des effets singuliers qu'elle produisait ; cette conscience ne devait lui venir que plus tard, quand, soumise enfin à ses propres lois, elle partagerait le trouble qu'elle propageait. Ce calme, à demi divin, à demi animal, semblait aux déesses le pire des outrages. Sans cesse humiliées, un jour leur exaspération éclata. Après un bref colloque avec Minerve, Junon, s'approchant de son époux, au milieu de l'assemblée de tous les Dieux, lui parla en ces termes violents :

— Je te somme, fils de Saturne, de nous dire quelle est, de nous trois, selon toi, la plus belle.

— Cela m'est tout à fait indifférent, déclara-t-il,



~~~~~

avec diplomatie. Je pense que chacune de vous est la plus belle, dans son genre...

— Ce n'est pas une réponse ! intervint Pallas, toujours éprise de justesse. On voit bien que je te suis sortie de la tête, tu ne sais plus tout à fait ce que tu dis.

A cette injurieuse parole, les Immortels, interdits, se regardèrent. Une pomme venait de jaillir, lancée par on ne sait qui, au milieu de la salle d'airain et d'or de leurs fêtes. En relevant la tête, ils aperçurent, qui s'éloignait avec un mauvais rire, la Discorde au visage ténébreux. Ou plus exactement, ils devinèrent que c'était elle, car ils ne l'avaient encore jamais vue.

Jupiter fronça le sourcil. Puis, devant un geste significatif des assistants :

— Je vous défends de toucher à cette pomme ! cria-t-il, avec colère.

Descendant de son trône, du bout de son cothurne d'or, il repoussa l'objet terrible, d'un coup formidable. Si formidable que la pomme, sortant par la grande porte ouverte sur le jour, traversa le dévallement des beaux jardins, puis la couche des nuages protecteurs, descendit d'une allure vertigineuse la

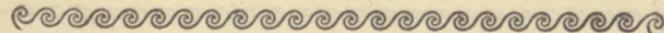
~~~~~ 43 ~~~~

~~~~~

pente de l'Olympe, et arriva à la mer. Là, au lieu de s'y noyer comme on s'y attendait, elle parut se ranimer d'une force nouvelle, comme si elle avait eu des ailes, et traversant le Golfe thermaïque, rebondissant, tel un coureur agile, sur chacun des trois promontoires de la Chalcidique, fila sur la mer Egée comme une mouette, effleura Lemnos et Tenedos et, enfin arrêtée par l'obstacle que lui présentait le mont Ida, vint s'abattre aux pieds d'un jeune homme qui se trouvait là, au seuil d'une grotte, bayant aux corneilles, et entouré de quelques chèvres.

Ce jeune homme n'était autre que Pâris, le fils de Priam, roi de Troie, mais exilé à cause des oracles désastreux qui avaient entouré sa naissance. Comme tous les proscrits, il n'avait rien à faire. Alors, il avait recours à la grande distraction des proscrits : il gardait des troupeaux...

Etonné, mais ravi de l'aubaine, il ramassa la pomme, qui lui semblait très appétissante et s'apprêtait à la manger, quand il entendit un bruit terrible, absolument incompréhensible, comme si la montagne s'était écroulée, dans le fracas du tonnerre et la lueur tragique des éclairs.



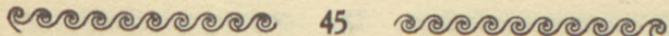
Il releva la tête, et il vit, au loin, là-haut, l'Olympe dans une clarté de foudre, l'Olympe où les Dieux se disputaient.

— Puisqu'il en est ainsi, criait Junon, se révoltant pour la première fois contre son auguste frère, puisque tu refuses de nous départager, c'est à un habitant de la terre que nous allons demander de le faire, et puisque la pomme s'est arrêtée devant lui, comme pour le désigner, à celui-ci.

Elle fit un signe à Minerve, et sans que personne eût le temps d'intervenir, les deux déesses, qui étaient fort robustes, s'emparèrent de leur rivale et l'enlevèrent, après l'avoir enveloppée dans un manteau de bure grossière,... qui traînait là...

Plus rapides encore que le fruit magique, en un clin d'œil elles furent transportées sur le mont Ida. Dans leur hâte, elles avaient oublié leurs chars et leurs oiseaux, et même la plupart de leurs attributs...

On imagine aisément la stupeur du jeune homme, voyant, aussitôt après l'incompréhensible pomme, apparaître devant lui ces trois créatures extraordinaires, légèrement plus grandes que des femmes, infi-



niment plus belles, et radieuses d'une telle lumière qu'il n'y avait pas moyen de la supporter.

Il devina que c'étaient des Immortelles, et il trembla.

— Rassure-toi, dit Pallas, en retirant son casque pour être moins terrible. Nous ne te voulons pas de mal. Quel est ton nom ?

— Je m'appelle Pâris, répondit-il, et, comme vous voyez, je garde des chèvres...

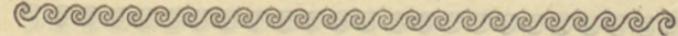
— Fort bien ! déclara Junon. Tu es berger. C'est tout à fait ce qu'il nous faut. Ton humble condition nous garantit de ta sincérité. Voici ce que nous désirons de toi. Tu vas nous examiner à ton aise, toutes les trois, et tu donneras cette pomme à celle de nous trois que tu trouveras la plus belle.

— Mais je refuse absolument ! cria Vénus, en se débattant...

Minerve la retint d'une poigne implacable.

— Tu céderas, dit-elle, péremptoire. Nous en avons assez.

Aphrodite poussa un faible gémissement, puis, sentant toute résistance inutile, inclina la tête, non sans jeter à la dérobée sur le berger un regard qui le disposa des plus favorablement.



— Quel que soit ton verdict, conclut Junon, nous te donnons notre parole que tu ne risques absolument rien...

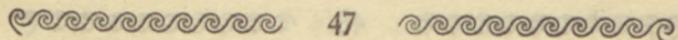
Et elles se rangèrent en ligne devant lui.

Il se passa pendant ce concours ce qui arrive dans tous les concours depuis que le monde est monde : c'est-à-dire des tentatives de corruption.

— Je t'avertis, commença l'épouse de Jupiter, que je suis un personnage des plus importants, et que ma puissance ne connaît en quelque sorte pas de limites. Si tu m'élis, ma faveur fera de toi un des maîtres de la vie.

— Et moi, dit Pallas, si tu sais comprendre ce que j'attends, non sans raison, de toi, je te donnerai la sagesse, sans laquelle rien n'est possible en ce monde, et qui est, à n'en pas douter, le seul bonheur qui ne réserve aux hommes aucune désillusion.

Quant à Vénus, à ces discours qu'elle comprenait à peine et où elle ne discernait qu'une prétention insupportable, elle haussa les épaules. Ce mouvement fit un peu glisser le grossier manteau dont ses rivales l'avaient enveloppée au départ de l'Olympe. Les yeux de Pâris brillèrent. Comme si cet éclair l'eût avertie, l'Anadyomène, d'un geste lent et har-



monieux, se débarrassa de son importune vêteure, et elle apparut aux regards du jeune berger aussi radieusement nue qu'elle l'avait fait à ceux des Immortels, le jour de son arrivée parmi eux...

Ebloui comme devant une lumière trop forte, Pâris baissa les paupières. On voyait la pomme trembler légèrement dans sa main.

Il ne rouvrit les yeux qu'avec crainte, pensant que, dans l'intervalle, la fabuleuse apparition se serait dissipée. Mais non, elle était toujours là, inef-fablement attirante.

— Je crois, dit Cythérée avec nonchalance, qu'il est inutile que je promette quoi que ce soit. C'est jugé ?...

D'un hochement de tête imperceptible, le berger fit signe que oui. Et, mettant un genou en terre, il lui tendit la pomme, que Vénus, l'ayant prise, montra ironiquement à ses rivales, en disant :

— Etes-vous convaincues, maintenant ?

Vexées, furieuses, les deux déesses tournèrent le dos et se retirèrent, non sans avoir prédit toutes sortes de malheurs à ce couard, à ce pleutre, à cet aveugle, à ce pauvre hère, à ce rustre, à ce... Mais le jeune homme ne les entendait même pas. Tout triste main-

~~~~~

tenant à la pensée du peu qu'avait duré cette scène inoubliable et merveilleuse, il regrettait de n'avoir su, par quelque coquetterie habile, la prolonger quelques instants. L'Immortelle, ayant obtenu ce qu'elle voulait, allait disparaître... Et il se retrouverait dans sa grotte, avec ses chèvres, à jamais triste du bonheur sitôt perdu qu'entrevu. Aphrodite eut pitié de son désarroi. S'approchant de lui avec câlinerie, elle lui dit très doucement :

— Beau berger, je serais désolée que les ennuis que vont te valoir ta préférence n'eussent aucune compensation. Tu es le premier mortel à qui j'aie parlé, et le premier aussi qui m'ait comprise. Cela mérite récompense. Je ne puis te donner le courage, ni la sagesse ni la domination. Mais je ferai mieux, je te donnerai l'amour d'Hélène, qui est la plus belle des femmes.

— Hélène de Sparte ?... Mais elle est l'épouse de Ménélas.

— Qu'est-ce que ça te fait ?

— Elle ne voudra jamais.

— Tu n'auras qu'à te présenter... Elle te suivra...

— Est-elle aussi belle que toi ?

— Elle le sera pour toi, tant que tu l'aimeras.
Aie confiance.

Pâris était tout étourdi de bonheur. Cette aventure fabuleuse dépassait toutes ses espérances, tous ses rêves. Il ne sut que balbutier :

— Merci, Divine... merci...

Et il fit mine de lui baisser la main. Mais ce n'est pas ce jour-là que Vénus devait laisser toucher sa chair magique par un mortel. Craignant qu'il n'en fût consumé sur place, elle esquiva doucement cette approche et disparut, sans laisser de traces...

pour regagner, sur un nuage auquel elle fit signe,
l'Olympe où l'attendaient les Immortels...

IV

L'EXPÉRIENCE CONJUGALE

Il va sans dire que ce retour ne pouvait guère arranger les choses. Certes les Dieux, désolés de ce brusque départ, et qui avaient suivi, avec une curiosité anxieuse, les péripéties de la scène de l'Ida, accueillirent la transfuge avec allégresse. Mais les Déesses, furieuses de l'humiliation subie, et qui n'avaient plus, cette fois, nul espoir, puisque le verdict secret de leurs radieux compagnons venait d'être confirmé publiquement par les hommes, dans la personne de ce naïf pasteur, les Déesses ne pouvaient endurer, un instant de plus, la présence d'Aphrodite. Et elles le firent bien sentir : par la moue de leurs visages re-

frognés, par leurs distractions injurieuses, par leurs silences obstinés. Si vous ajoutez à cela que les Dieux les plus jeunes, jadis si fraternellement unis, commençaient à sentir l'aiguillon de la rivalité amoureuse et qu'ils se disputaient maintenant à toute occasion, vous comprendrez que l'atmosphère de l'Olympe était devenue irrespirable. C'est en vain que Jupiter exhorta ses enfants à la concorde : Minerve lui refusait l'aide de sa sagesse et il ne pouvait qu'échouer. Mercure était sans cesse en contestation avec Bacchus. Apollon, délaissant ses Muses, promenait dans les vastes salles de jaspe et d'airain sa paresse aigrie de poëte déserté par l'inspiration. Quant à Mars, son humeur agressive avait atteint de telles limites que le Maître en était venu à se demander s'il ne serait pas opportun de l'envoyer en exil. La paix de l'Olympe, son existence même étaient menacées. Il fallait absolument trouver une solution.

C'est alors que Zeus eut l'idée de marier Aphrodite.

— Une fois en puissance d'époux, pensa-t-il, elle ne sera plus dangereuse. Sauf pour lui. Mais cela ne nous concerne plus. L'essentiel est que nous

retrouvions la paix, sans laquelle je ne puis plus gouverner mon assemblée sainte.

Mais à qui la donner ? Certes, elle ne manquait pas de prétendants. Mars eût été ravi d'en faire sa proie, et Apollon non moins de lui consacrer ses travaux lyriques, Bacchus de s'en enivrer comme d'un vin, Mercure de la séduire par des ruses incessantes. Mais quelle jalousez chez les trois autres ! Chacun tolérait ses rivaux dans la certitude qu'on ne lui préférerait personne. Il n'aurait pu endurer le spectacle du bonheur insolent de l'Elu. Non, Vénus ne pouvait être donnée en mariage à un habitant de l'Olympe. Il fallait... ah ! il n'y avait qu'un prétendant possible. C'était Vulcain. Vulcain, l'égal des plus grands, Vulcain le maître des immenses domaines de dessous terre, Vulcain qu'on ne verrait plus... Il est vrai qu'il emporterait avec lui la Merveille. Mais quoi ? tout autre moyen était impossible. Et il s'agissait de savoir si la possession de cette nouvelle boîte de Pandore valait le risque de mort dont elle menaçait les Olympiens... Entre la Beauté et le Bonheur, il fallait choisir. Même le Maître de l'Univers n'aurait pas pu résoudre cette antinomie immortelle.

Habitué à s'incliner devant les lois obscures de cette Nécessité dont il était l'émanation éblouissante, Zeus n'hésita que le temps d'un froncement de sourcils. Incontinent, il manda le divin forgeron et, en quelques mots, l'instruisit de son projet.

Vulcain, que les Grecs nommaient Héphaïstos, avait une raison, entre mainte autre, de paraître aussi peu que possible dans l'Olympe : l'incertitude de sa naissance. Une légende courait sur lui, qu'il convient ici de rappeler :

Vexée de voir que, sans sa collaboration, Jupiter avait pu, en s'ouvrant le crâne, engendrer Pallas, Junon, elle aussi, voulut montrer de quoi elle était capable seule. Et elle aurait donné le jour à Héphaïstos. Personne n'a pu découvrir la part de vérité que comportait cette terrible histoire, et Jupiter ne voulut jamais donner là-dessus le moindre éclaircissement. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'enfant naquit infirme : trapu, difforme, boitant d'une jambe et que sa mère, horrifiée, le précipita dans la mer. La fille de Nérée, la belle Téthys aux pieds d'argent, émue de compassion, le recueillit et lui fit donner une éducation digne de sa

haute naissance. Il passa neuf ans dans une grotte de corail, occupé à fabriquer des joyaux pour les Néréides.

Comme la plupart de ceux à qui la nature a refusé les dons physiques, le jeune dieu manifestait une grande aptitude pour la vie intellectuelle et artistique. Cachant sous terre sa difformité, il découvrit là le monde merveilleux des profondeurs, qui lui révéla le secret des métaux et l'âme du feu. Il en devint le maître, une sorte de magicien, dont la puissance redoutable eût balancé aisément celle des Olympiens, si le sentiment de l'Ordre universel, supérieur en lui à toute rancune, ne l'avait maintenu en harmonieuse dépendance avec eux. Non sans qu'il tentât, cependant, à plusieurs reprises, dans son inquiétude, d'arracher au couple sublime la révélation du secret de ses origines. Il échoua, et finit par en prendre son parti. Zeus le traitait avec bienveillance. Pour bien marquer qu'il ne lui en voulait pas, il lui avait même demandé de construire le palais de l'Olympe, qui était la plus étonnante des merveilles du monde.

Cependant l'éénigme qu'il sentait planer sur lui, et la très légère répulsion que lui témoignaient les

~~~~~

autres divinités lui avaient donné le goût de la solitude, et une certaine tristesse foncière, dont il s'étourdisait à force de travailler.

Alors, il ajustait à sa forge de Lemnos le souffle en feu des volcans, et il se mettait à fondre des mines entières de fer, de cuivre et d'or. Les rochers, liquéfiés, coulaient comme des sources, dans une vapeur mortelle. Les Cabires, affolés, couraient dans les flammes et traversaient le sol pour eux aussi perméable que l'air. Les cratères s'ouvraient comme des blessures, d'où jaillissait le sang noir de la lave. Des îles naissaient et, comme des lotus, s'épanouissaient à la surface de la mer, en parterres de rochers ou de terres fertiles. Toutes les cavités de dessous le sol, communiquant entre elles par l'évanouissement de toutes les parois, devenaient une seule grotte, sans limites, au centre de laquelle, sous un dôme d'étincelles, le dieu disgracieux et sublime donnait naissance, vertigineusement, à toutes les formes de la matière minérale.

On conçoit aisément qu'il n'eût guère le goût d'échanger ces ivresses créatrices pour la société aigre-douce de ses égaux d'au-dessus les nuages. C'est pourquoi il était d'humeur morose en obéissant ce

~~~~~

jour-là à l'ordre de Zeus, et sa proposition ne lui causa aucun enthousiasme.

— Aphrodite est trop belle pour moi ! objecta-t-il.

— Comment sais-tu qu'elle est si belle ? Tu ne l'as jamais vue.

— Dans mon souterrain de Lemnos, je possède un miroir magique où je vois tout ce qui se passe dans le monde supérieur. J'ai assisté à sa naissance, à son arrivée parmi vous...

— Eh bien ! cette beauté devrait te ravir, au contraire. Songe que tu en seras l'unique possesseur.

— Encore faut-il...

Le pauvre Vulcain n'arrivait pas à débrouiller ses sentiments. Il n'avait pas l'habitude même d'en avoir. Il vivait à l'écart, pour son travail, dans un monde élémentaire, au milieu du vertige magnifique, mais sans nuances, que donne la matière en ignition... Son cerveau était plein de formes : armes, bijoux, vases, palais, statues, et il en enfantait sans cesse de nouvelles, dans une effervescence qui ne laissait place à rien d'autre... La perspective que faisait luire à ses yeux Jupiter le déroutait complètement.

— Enfin, te plaît-elle ? trancha le Maître, allant au cœur de la question.

— Si elle me plaît ! cria l'autre, enthousiasmé.

— Eh bien ! elle est à toi, je te la donne !...

Et il manda Vénus, pour lui communiquer sa décision...

Chose étrange, la jeune déesse ne parut point tellement surprise... Ni même le moins du monde choquée par la laideur du nouveau venu, si violente par contraste avec sa grâce. Bien au contraire, elle sembla fort intéressée par l'aspect étrange de cette créature, qui ne ressemblait à aucun des personnages, si parfaits et si harmonieux, qu'elle avait pu contempler jusqu'ici. Curieuse, elle s'approcha de cet être extraordinaire, dont les jambes, épaisses et inégales, dépassaient de dessous une tunique mal attachée sur une seule épaule et toute souillée de taches. Avec une naïveté gracieuse, insoupçonnable de toute malice, elle vint toucher ces mains rongées d'acides, ces bras velus, cette barbe broussailleuse, cette poitrine qui semblait halter, comme le soufflet d'une forge. Seule, l'arrêta la face sérieuse et grave, dont rien n'avait pu parvenir à altérer la noblesse divine et

~~~~~  
que des yeux admirables, beaux comme l'incandescence du cœur, transfiguraient.

Quand on lui annonça que cet Etre singulier allait devenir, si elle y consentait, son époux, elle ne voulut d'abord pas y croire.

— Vraiment ? s'écria-t-elle. Ne te moques-tu pas de moi ?

— Je ne ris jamais, dit Zeus, avec dignité. Tu seras sa femme et il t'emmènera dans tes demeures.

Alors, elle manifesta une joie enfantine... Et elle se mit à décrire autour d'Héphaïstos interloqué une sorte de danse, à chaque pas interrompu par des pauses pendant lesquelles elle venait, respectueuse et ravie, effleurer du bout de ses doigts roses la tunique tachée du fils d'Héra.

Puis, la danse finie, dans un doux élan irrésistible, elle vint s'appliquer contre lui, nouant les bras à ses épaules, câline et babillante :

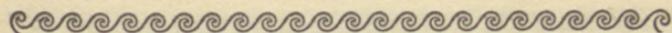
— Oh ! que je suis heureuse ! Que tu me plais, beau Forgeron ! Qu'il est doux de se brûler à ta chaleur ! Tu es comme un creuset, comme une barre de fer chauffée à blanc... Ta barbe est toute poivrée d'escarbilles. On dirait une flamme de four qui serpente autour de ton visage d'argent natif. Tu sens

bon comme un bloc de cuivre... Et ton haleine,  
comme le souffle de la terre entr'ouverte, me brûle  
toute et m'enivre des parfums secrets d'un monde  
ignoré. Je ne connais que la mer et le ciel. Mais pas  
encore le royaume caché dont tu m'apportes les  
effluves délirants. Je veux le connaître. Emmène-  
moi ! Emmène-moi !

Etourdi de la soudaineté de son bonheur, y pouvant à peine croire, Vulcain, muet d'émotion, caressait doucement de sa main sombre et brûlée la chevelure de la Chytérée, faite d'un or qu'il n'avait jamais vu, fluide, immatériel, et c'est à peine s'il avait la force de murmurer :

— Est-il possible ? Toi si belle !

— Non, non ! tais-toi... je ne suis rien auprès de toi... Une goutte d'eau à peine digne de s'évaporer sur ton enclume ! une illusion de nuages et de sel ! une bulle de verre en fusion au bout de ta canne, et qui attend que tu la modèles ! une forme d'air à côté de ta solidité de diamant. C'est toi qui es beau. La sueur sacrée du travail germe de toi comme la résine aux flancs balsamiques du pin et me fait rêver des forêts souterraines qui bruissent au vent de ta volonté. Tu es beau. Je veux partir tout de suite. Emmène-moi.



— Eh quoi ! dit Zeus, d'un air irrité, tu penses déjà nous quitter?... L'Olympe t'ennuie ?

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, répondit-elle, inconsciente et comme ivre. Mais je veux partir avec l'époux que tu m'as donné.

— Ingrate ! dit Jupiter.

Mais sa colère était feinte. Il était, au contraire, enchanté du succès de son entreprise. Ses vœux étaient comblés, et au delà. Il fit un signe, et les Heures ouvrirent les portes, et tous les Dieux apparaissent...

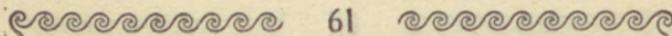
— Comme l'Eau et le Feu ! murmura Mercure, avec un sourire énigmatique.

Mais personne n'y fit attention. Ravis au contraire, tous acclamaient le nouveau couple, les déesses n'ayant plus maintenant nulle raison de crainte ou de rancune, et leurs compagnons imposant silence à leurs désirs inutiles...

Et des noces magnifiques furent célébrées.



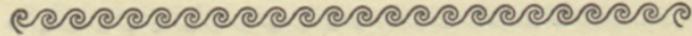
Puis, comme une proie, Héphaïstos enleva Aphrodite et l'emporta dans son domaine.



Les premiers jours furent un émerveillement réciproque.

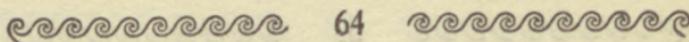
La joie du nouvel époux était sans bornes, et elle se doublait en quelque sorte d'un étonnement plus radieux encore. Il pouvait à peine comprendre qu'à lui, le plus laid et le plus disgracieux des Immortels, ce fût précisément la plus belle qui eût été donnée en partage. Pour quel mystérieux équilibre rétablir ? en compensation de quels chagrins jadis soufferts dans la solitude, de quelles humiliations secrètes ? pour obéir à quelle Némésis enfin calmée ? Quelle que fût la raison du miracle, il était là, tangible et réel, sous la forme pleine, lumineuse, exaltante, de ce corps pétri de fleurs, qui était désormais sa chose, sa possession la plus précieuse, sa plus haute raison de vivre. Sur la couche magnifique qu'il avait lui-même fabriquée, dans un de ses moments d'inspiration les plus heureux, chaque nuit semblait une répétition, sans cesse plus harmonieuse et plus parfaite, de la première, du nuptial moment où Aphrodite s'était pour la première fois abandonnée. Etreinte sublime, et brûlante de plus de feux qui n'en avaient jamais été allumés dans ses forges. Oui, vraiment, comme l'avait dit Hermès, l'alliance de

l'eau et du feu. Mais qui était le feu, qui était l'eau, dans cet hymen extraordinaire ? Car, animé d'une force occulte, à laquelle ils obéissaient avec la passivité formidable de la feuille roulée par le torrent, chacun des deux époux, s'abandonnant à l'autre, sentait se perdre en l'autre sa propre nature, pour la remplacer par la sienne. C'était lui qui se dissolvait en elle comme la mer embrasée par le feu, c'était elle qui, en croyant se consumer en lui, absorbait sa force marine. Confondus jusqu'à l'indiscernable, ils ne formaient ensemble qu'un seul lingot de volupté, une sorte d'univers dont un seul cœur à deux mouvements rythmait la vie éternelle. Si l'omniscience des Dieux s'était penchée sur ce spectacle, elle eût été éblouie de voir que, sous la forme fraîche et pure d'Aphrodite, la Mer et le Ciel étaient entrés jusqu'au cœur de la Terre pour y trouver, après la houle du rire et des cris de la volupté, dans les bras minéraux de son amant, le calme des grandes nappes d'eau sommeillantes... Inconsciente et magique, Vénus se prêtait à ces échanges et à ces substitutions infinies. Inépuisable en ses prestiges, elle était chaque nuit comme autant d'apparitions différentes et elle infusait à son époux, comme on attise une flamme,



autant de force qu'il fallait pour suivre cette métamorphose incessante. Le Feu et l'Eau ! L'Eau et le Feu. L'une ne pouvant éteindre l'autre. L'un ne pouvant tarir l'autre...

De pareilles nuits le jour n'était, pour Vulcain, que la prolongation éblouie et, tandis que Vénus, délicieusement lasse, dormait sur le drap d'or de ses cheveux épandus, il se jetait sur son enclume, et travaillait avec une ardeur qu'il n'avait jamais connue, trouvant en son amour les plus belles et les plus heureuses de ses inspirations. C'est à cette époque qu'il fabriqua l'égide de Zeus, la coupe de Dyonisos, le diadème d'Ariane, le collier de Cadmus, et toutes sortes d'objets merveilleux qu'il devait plus tard donner aux personnages de la légende : un bouclier pour Achille, des armes pour Enée, une parure pour Hermione... Et surtout, ce chef-d'œuvre dont parle Homère : des statues d'or représentant des adolescents dans toute leur force et leur beauté. Automates prodigieux, doués par lui de pensée et de voix et dont le rôle était de l'accompagner et de soutenir sa marche. Coquetterie suprême, car ces êtres magiques étaient destinés, en secret, à dissimuler sa claudica-



~~~~~

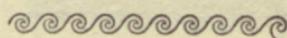
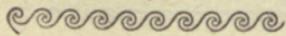
tion... Lorsque, le soir venu, et fini son labeur, il s'était lavé, parfumé et vêtu de sa tunique d'or, lorsqu'il rejoignait son épouse et qu'il apparaissait à ses yeux, c'était dans toute la pompe du plus éblouissant des cortèges et Aphrodite sentait redoubler pour ce sorcier sublime son admiration et son amour.



Mais elle ne dormait pas tous les jours. Quelquefois, elle faisait à son époux la surprise de le visiter dans son atelier. Lui, toujours un peu gêné de la recevoir dans son appareil sordide, nu jusqu'à la ceinture, sa tunique roulée en tablier, le marteau à la main, faisait mine de disparaître pour aller faire quelque toilette, mais elle le prévenait d'un geste doux :

— Non, non, je t'en supplie. Tu sais bien que c'est ainsi que je t'aime, que c'est ainsi que tu m'as plu...

Et elle se blottissait contre lui, câline et fraîche, toujours irréprochablement nue, lui murmurant mille paroles de tendresse délirante : « Mon ours des mon-



~~~~~  
tagnes ! ma grande bête de cuivre ! ma salamandre ! mon crasseux sublime ! mon tout en feu ! » et bien d'autres folles épithètes encore.

Ou bien, elle restait sur le seuil, à l'admirer :

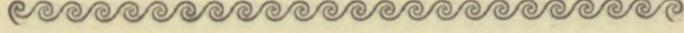
— Tu vaux mille fois Jupiter lui-même, et si Junon connaissait mon bonheur, elle l'envierait. Car les éclairs dont tu es entouré, c'est toi-même qui les produis, boiteux divin.

Elle s'intéressait à tout ce qu'il faisait, demandait des explications sur l'emploi de tous ces instruments énigmatiques,... s'approchait des creusets, de l'enclume, du four, et sur sa chair pâle et profonde comme la tubéreuse, la flamme faisait ruisseler des ondes de vermeil, et elle riait dans ce bain étrange :

— Vois, disait-elle, ravie. C'est de l'écume du feu que je sors, maintenant. C'est à toi que je dois cette seconde naissance.

Enthousiasmé, il lui ciselait sur-le-champ des bijoux merveilleux, plus beaux encore que ceux que lui avaient donnés les Heures, naguères, à Chypre, et qui d'ailleurs sortaient de ses ateliers... Et ce lui était l'occasion de s'émerveiller comme d'un pressentiment :

— Ainsi, sans le savoir, disait-il, je travaillais



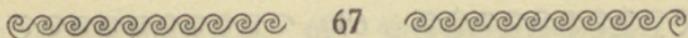
pour toi. Et, par l'intermédiaire de ces joyaux, c'est moi qui t'ai touchée le premier.

Ils riaient, puérils, ravis...

D'autres fois, elle désirait visiter avec lui ses domaines.

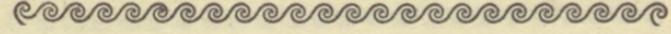
Ils étaient immenses. Au-dessous des terres et des mers, ils s'étendaient de l'Egypte à la Thrace, et de la Phénicie à la Sicile. Tout au moins dans leurs parties connues et explorées. Car, au delà, et jusqu'aux confins du monde, se trouvaient des espaces illimités, qui appartenaient encore à Héphaïstos, et dont les ressources étaient inépuisables. Jupiter lui-même, perdu dans ses rêves solaires, ignorait l'étendue de ce domaine, la puissance quasi sans bornes que sa possession assurait à Celui qu'il avait cru exiler. Pour tout dire, l'univers reposait sur cet abîme, et ne durait que grâce à la bienveillance de l'Ouvrier sublime. Un moment de colère, et il eût volé en éclats, comme un fragment de fer rouge battu sous son marteau.

Pour l'instant, Vulcain était bien loin de nourrir des pensées destructrices. Epanoui dans sa force et son bonheur, il ne songeait qu'à faire naître le sourire



sur les lèvres de sa radieuse épouse. Et sur son char, il parcourait, avec Elle, les avenues de son empire, lui en montrait les merveilles : ses palais d'airain et de cuivre, ses châteaux de sel gemme, ses grottes de quartz, ses basiliques de jaspe. Un peuple de demi-dieux, au regard malicieux, aux mains prestes, affairé et joyeux, l'habitait, sans cesse occupé à en extraire les métaux précieux... Et ne croyez pas qu'il y régnât l'obscurité et l'opacité qu'imaginaient les hommes, pour qui la seule lumière est celle du soleil. De même que l'air s'ouvre au vol innombrable des oiseaux, de même que la mer ne fait pas obstacle au cheminement des poissons, cette masse prodigieuse et si dense était légère comme un fluide pour toutes les vies qui l'animaient, qui la traversaient sans effort. Un firmament de cristal, comblé d'astres éblouissants, y versait une lumière magique, ignorante des fluctuations du jour et de la nuit, sur des paysages sans fleurs, d'une étrange beauté.

Des sources d'eaux chaudes ou fraîches, tombant en cataractes dans des fleuves de naphte, aux couleurs changeantes comme la moire, coulaient pendant des centaines de lieues entre des quais de porphyre ou d'onyx, et sous des ponts d'agate ou de

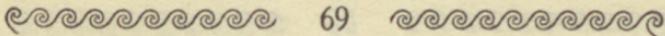


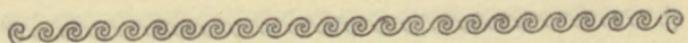
malachite. Taillés dans des blocs d'ambre, précieusement évidés et fouillés, des pavillons de repos invitaient aux siestes et à la contemplation. Dans des sites de fougères pétrifiées depuis des millénaires, s'élevaient des villes de turquoise et de diamant, plus belles que des mirages. Une éternité n'aurait suffi, semblait-il, à découvrir ces merveilles, que le génie du Maître avait tirées du chaos tellurique, et que, dans une joie ineffable, il offrait à sa maîtresse, avec des mots d'adoration. Car il l'adorait, car il ne cessait pas un instant de remercier le sort qui lui avait donné en partage cette créature sublime, où il retrouvait, magnifiques, vivantes, les splendeurs inertes dont il était le Créateur.

— C'est toi, disait-il, qui, sans le savoir, et avant même de naître, m'as inspiré les chefs-d'œuvre de cet art que tu aimes, et qui désormais connaîtra des réalisations plus parfaites encore. C'est toi le Soleil qui manquait à ce monde plongé dans la nuit, malgré l'éclat des étoiles de mon artifice. C'est toi mon Inspiration et mon Bonheur.

Elle l'écoutait, les yeux mi-clos, extasiée.

Elle l'écouta, longtemps...



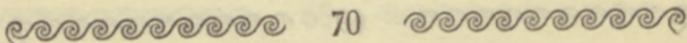


Mais elle ne pouvait l'écouter toujours... Une force était en elle, dont elle n'avait pas conscience, et qui la poussait malgré elle sur la voie du changement.

Un jour vint, oh ! très lentement, très insidieusement ! mais il vint, où toute cette magnificence l'intéressa un peu moins et, perdant pour elle sa qualité de prodige, lui fit l'effet d'être toute naturelle. Il lui semblait être montée, d'une allure vertigineuse, à une cime d'extase où elle ne pouvait se maintenir, de toutes parts entourée par un gouffre qui l'aspirait en quelque sorte, et guettait sa chute...

La satisfaction sans ombres était devenue la satiété. La satiété ne tarda pas à devenir l'ennui...

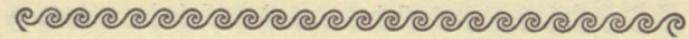
Peu à peu, les caresses de Vulcain lui parurent moins enivrantes, ses paroles d'amour moins douces, ses éloges toujours pareils. Elle s'avisa qu'il était laid, ou plutôt que cet étrange aspect, qui l'avait d'abord jetée dans l'extase de la passion, n'était point la Beauté. Elle se rappela les formes harmo-



nieuses d'Hermès, d'Apollon et d'Arès et ne put s'empêcher de comparer. Comment avait-elle pu s'éprendre de ce monstre?... Parce qu'il était un monstre, justement, parce que, dans cette assemblée d'êtres parfaits, parfumés, lumineux, il apparaissait comme un contraste extraordinaire, fait d'obscurité, d'incertitude, d'inachèvement. Mais c'était un monstre, et par une ironie mystérieuse du Destin, toute cette beauté qu'il créait, avec une abondance inépuisable, c'était celle dont il manquait, qui lui était pour ainsi dire soutirée, et dont le prodigieux reflet sur sa personne ne faisait qu'accuser l'absence pathétique. Elle, Aphrodite, n'était donc qu'une victime de la malice des Dieux, qui, pour se débarrasser d'Elle et des dangers qu'ils craignaient d'Elle, l'avaient livrée à ce gnome, dont l'étreinte de fer et les caresses sauvages l'emplissaient aujourd'hui d'une sorte d'horreur sacrée.

Maintenant, lorsqu'elle venait le surprendre dans son laboratoire, c'était avec des intentions toutes différentes. Perversement, elle contemplait ces formes épaisses, ces gestes maladroits, cette poitrine bestiale, cette claudication douloureuse...

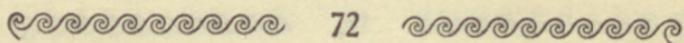
— Qu'il est laid! soupirait-elle. Ah! comment

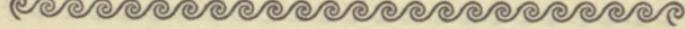


ai-je pu tomber amoureuse de cet avorton ? Qu'il est laid ! Et comme je suis malheureuse !

Parfois, lorsqu'il se retournait, le regard qu'il lui jetait de ses yeux merveilleux, où était concentrée l'âme elle-même du Feu, rallumait d'un coup la flamme assoupie dans son cœur, et elle se jetait contre lui, avec une avidité terrible, pour retrouver quelques instants d'extase primitive. Mais, le plus souvent, elle se retirait sans même s'être montrée, sur la pointe des pieds, et allait verser sur sa couche nuptiale, devenue le tombeau de son illusion, la libation de ses premières larmes.

Héphaïstos ne s'aperçut pas immédiatement de la crise morale que subissait son épouse. Elle la lui cachait d'ailleurs de son mieux, imitant, avec un art bien personnel, les transports que lui dictait naguères sa seule ingénuité. Mais l'ennui n'est pas chose que l'on puisse si aisément masquer, ni bien longtemps. Un jour vint où Vulcain devina qu'une menace obscure pesait sur son bonheur. Pensant que la vie qu'il faisait à Vénus avait quelque chose de monotone, qui pouvait à la longue devenir fastidieux, il s'ingénia à la distraire. Les promenades ne suffisant plus,





(elle l'y accompagnait avec un sourire contraint qui en disait plus que toutes les plaintes), il lui vint l'idée d'une diversion.

— Ecoute, dit-il, Cythérée divine, je comprends que l'existence que tu mènes ici ne saurait te convenir toujours. Tu n'as pas, comme moi, pour remplir le vide de tes journées, cette diversion d'un travail, auquel tu me faisais auparavant la joie de t'intéresser et dont tu es restée cependant, même absente, l'inspiratrice. Je voudrais te distraire. Est-il quelque chose que tu préfères ?

— Je ne sais pas, dit-elle, nonchalante, je ne désire rien.

— Est-ce que tu t'ennuies ici ?

— Je ne sais pas.

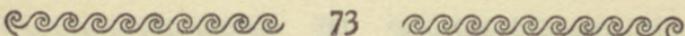
— Que te manque-t-il ?

— Rien...

— Ne m'oppose pas cette inertie. Je sais bien qu'il te manque quelque chose. Et je crois avoir aussi deviné ce que c'est. La lumière.

— Oh ! dit-elle. Que vas-tu penser là ? Tout, ici, est un éblouissement.

— Certes. Mais je parlais d'une autre lumière, de celle que mon art ne peut recréer, de celle qui



~~~~~  
baigne le monde d'en haut, ... le monde d'où tu viens.

Elle ne répondit rien, mais une lueur passa dans ses yeux.

— Je ne sais pas, dit-elle, nonchalante. Je ne nie me plains que d'une chose : c'est que tu ne m'aies parlé plus tôt... Je t'aime, et tu peux avoir en moi toute confiance... Je ne veux pas te retenir ici plus longtemps.

— Mais... je n'ai pas l'idée de te quitter, s'écria-t-elle, avec élan.

— Non, certes. Ta demeure sera toujours la mienne, ainsi que l'a décidé la volonté du Père. Mais je ne puis non plus t'interdire de révoir ta patrie... C'est là seulement que tu trouveras la distraction qui t'est nécessaire... Il est, là-haut, un endroit entre tous sacré : la plage sur laquelle, foulant pour la première fois le sol terrestre, tes pieds divins se sont posés, et où quelques mortels fortunés, avant les Dieux eux-mêmes, ont joui de ta vue éblouissante.

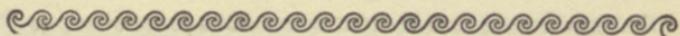
— Cythère ?...

— Oui, Cythère, ton île, où déjà ton culte est célébré, où ta présence remplira de joie le cœur de

tes fidèles... Cythère où, pressentant ton acceptation,
je t'ai déjà préparé un palais.

★★

Jamais l'art d'Héphaïstos n'avait réussi chef-d'œuvre aussi parfait que ce palais. Si déjà l'Olympe était radieux, que dire de cette demeure où le moindre objet semblait imprégné de l'amoureuse exaltation au milieu de laquelle il avait été conçu et modelé? Au bord de la mer, sur cette plage même où l'on aurait pu retrouver la trace des pas légers de la Déesse, elle se dressait, à la fois majestueuse et modeste, toute d'argent et de cristal, entourée de jardins aux taillis mystérieux et que peuplaient des statues d'airain et de marbre, dont chacune semblait illustrer une beauté ou un geste de l'Anadyomène. Par un artifice exquis, dont le secret se perdit depuis pour jamais, les salles en étaient à la fois secrètes et transparentes, de telle sorte qu'on y était complètement dérobé aux regards indiscrets, tout en ne perdant pas une parcelle de la vue magnifique qu'on avait de chacune d'elles sur les quatre horizons. Ainsi la montagne, le ciel et la mer semblaient jusque



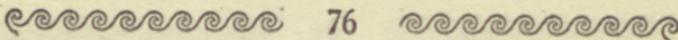
dans le moindre recoin de ce séjour étrange pénétrer tout entiers, avec leurs effluves particuliers, tout en restant isolés de l'intérieur et en quelque sorte filtrés par une barrière impondérable, qui retenait leur humidité, leur chaleur... En plein air vraiment, sans qu'il fût besoin d'aucun voile pour intercepter les ardeurs du soleil, cette architecture magique se dressait avec la grâce d'une chose vivante... Il semblait que Vulcain, dans un élan d'inspiration sublime, eût sensibilisé la matière pour la rendre digne d'en faire l'habitat de cette créature de ciel et d'eau, son épouse...

Il l'y introduisit avec une douce solennité et l'y laissa seule, en lui disant qu'il viendrait la voir de temps en temps, jusqu'à ce que son caprice consentît à reprendre le chemin de son autre séjour, souterrain.

Elle le regarda disparaître dans un remous d'écume et d'étincelles, avec un regret qui se dissipa peu à peu, comme une rosée sous l'ardeur du soleil.

**

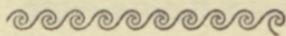
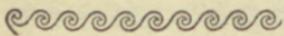
Soustraite désormais à l'enchanted brûlant des profondeurs, elle respirait, délivrée d'on ne sait quoi



~~~~~

d'oppressant, elle respirait à pleins poumons l'air vivifiant de sa naissance. Servie par des chambrières invisibles, elle était seule, rigoureusement et délicieusement, et elle respirait cette solitude, comme elle eût fait d'une rose qu'elle aurait cueillie... tout le long des interminables journées, étendue sur la terrasse au bord des flots. Après les troubles et le vertige de la passion, il lui était doux de reprendre contact avec sa nature, qui était nonchalante. Plongée au plus profond d'un rêve inconscient, comme les Méduses qui s'épanouissaient devant elle dans les flots marins, elle buvait de tous ses pores la lumière du jour, dont elle avait été privée dans son desséchant séjour minéral. Des sources mystérieuses de l'Ether descendait sur elle une onde éternelle, qui la ranimait. Toute la Nature en fête avait reconnu sa Reine et, dans le calme infini du plus doux pressentiment, imitait cette inertie, ce divin demi-sommeil, que Vulcain, lors de ses rares visites, respectueusement, repartait sans l'avoir osé troubler.

Cependant, Aphrodite ne devait pas toujours dormir.



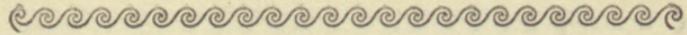


~~~~~

magis est atque est remissus et evita punitio
et absit ab iudicio quod habet subiectum et cap-
tuus erit ut deinceps et inde intercessione ducatur
cum aliis iustis presentes. Deinde cum iudicato
et exacto iudicis h. tristitia et amarum O pater
tunc meum lenius et mihi unum remittens et non alio
tempore T. et iudicato et ob iudicium noster ab iudicante et
miseri et cum am. A. legatus nos a iudice facti a iudicante
et misericordia et a. B. obligeamus
LA PREMIÈRE FAUTE

~~~~~

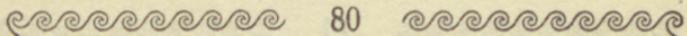
De tous les Dieux, Mars (que les Grecs nom-  
maient Arès) apparaît certainement comme celui dont  
la réputation était le moins flatteuse. Sa prodigieuse  
force physique, son caractère irascible, ses violences  
sans raison, ses intolérables colères, et pour tout dire  
sa brutalité, l'avaient, de tout temps, désigné à la  
présidence des choses de la guerre. Il s'en acquittait  
fort bien, surtout à son avis, car il était très fanfaron  
et se vantait volontiers d'une foule d'exploits qu'il  
n'avait cependant pas tous accomplis, et qui d'ail-  
leurs, prétendait malignement le subtil Hermès, ne  
pouvaient lui valoir grand mérite, puisque son invul-

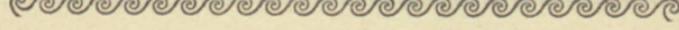


nérabilité native le garantissait de tous les dangers que le moindre soldat d'une armée de mortels en-court quotidiennement, sans se croire un héros pour cela.

Les Olympiens manifestaient d'autant moins de goût pour ses vantardises qu'ils n'avaient pas perdu le souvenir de certain épisode de la guerre des Titans, qui n'était point à son avantage. Alors que le doux Apollon, délaissant ses travaux littéraires, avait magnifiquement tenu tête à Ephialtès et à Porphyron, alors que Minerve, femme cependant, avait écorché Alcyonée et soulevé la Sicile, comme un simple pavé, pour en écraser Encelade ; le formidable Mars, malgré son armure, son bouclier, son casque, sa lance et ses invectives, avait simplement réussi à se faire prendre par Otos et ce même Ephialtès déjà cité... Bref, il s'en était fallu de peu que ce rodomont ne fît perdre la guerre...

Lui non plus, n'aimait pas se rappeler cette histoire et, pour éviter les railleries de ses divins compagnons, il avait pris le parti d'opérer sur terre, où rien ne lui était plus facile que d'abuser les pauvres Hommes par ses prestiges. C'est lui qui leur inspira la singulière idée qu'il n'y avait rien de plus noble



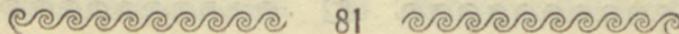


ni de plus héroïque que de s'égorger mutuellement entre peuples. Etourdis par ses conseils, excités par ses cris, les peuples se jetaient les uns sur les autres sous les plus futiles prétextes. De leur sang répandu, des larmes de leurs mères et de leurs femmes, de la fumée de leurs villes en ruines montait vers ses narines épaisse une vapeur qui le dilatait d'aise, et dont il rapportait auprès des paisibles Immortels le répugnant parfum.

Tel quel, il n'était pas insensible au charme féminin. Au contraire. Et dès qu'il avait vu Aphrodite, le jour inoubliable de son arrivée dans l'Olympe, il avait décidé qu'il en ferait sa proie... Et, comme on le sait déjà, il lui avait déclaré sa passion... Mais alors l'Anadyomène, avec la candeur distraite de la virginité, l'écoutant sans l'entendre, n'avait point paru manifester à ce bruit vague de paroles plus d'intérêt qu'elle n'en eût pris au murmure du zéphire ou au cri du paon de Jupiter...

Patiemment, Arès décida d'attendre son heure.

Lorsque, du haut de l'Olympe, il aperçut la Déesse, étendue sur sa couche de pourpre et de cygne, au bord de la plage cythéréenne, il trembla



de convoitise. Mais, craignant de rencontrer Héphaïstos, avec lequel il ne se souciait pas d'entrer en contestation, il attendit quelques jours. Il se mit en quête de renseignements. Il apprit que le Forgeron divin, modèle de discréption et de patience, ne visitait que rarement son épouse. Alors, mettant à profit une de ces longues absences, il descendit sur terre, dans un grand fracas d'armes secouées.

— Que viens-tu faire ici ? dit l'Anadyomène, étonnée.

— Te voir, ô Divine, te voir !

— Mais personne, jamais, ne vient me voir, objecta-t-elle, ingénûment.

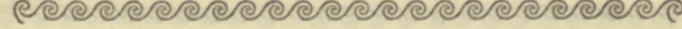
— Parce que personne ne t'aime...

— Que dis-tu là ? Es-tu fou ? Vulcain m'aime, je pense.

Arès éclata d'un gros rire de soudard réjoui.

— Ah ! ah ! ah ! Vulcain t'aimer !... Ce serait bien la première fois qu'un mari... Est-ce que Jupiter aime Junon ? voyons !...

— Mais, enfin, tu sais bien ce qu'il a fait pour moi... Vois ce palais, qu'il a construit... Et si tu savais les merveilles qu'il a faites, sous terre !... Et les bijoux qu'il m'a donnés !...



— Oh ! tu sais, il n'y a pas de quoi en être spécialement fière... Si ce n'était pour toi, ce serait pour une autre. C'est plus fort que lui, il faut qu'il forge. Ainsi ce bouclier, que je viens de déposer, c'est lui qui l'a fabriqué. Il travaille pour qui le lui demande.

— Tu me froisses beaucoup, en parlant ainsi d'un être que je respecte et qui m'a comblée de biens...

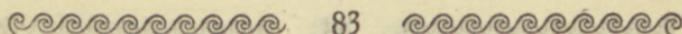
— S'il t'aimait, voyons, s'il t'aimait, il serait ici matin et soir, il ne te laisserait pas un instant tranquille, il te parlerait sans cesse de sa passion...

— Il respecte ce repos qu'il m'a offert, ce loisir qu'il croit nécessaire à mon esprit.

— Billevesées ! Hypocrisie ! Cette discréption de son vrai nom s'appelle indifférence. Il ne t'aime pas. Personne ne t'aime. Si les Olympiens t'aimaient, du plus loin qu'ils eussent aperçu ton retour, ils se seraient tous abattus à tes pieds, comme des traits de foudre. Personne ne t'aime, que moi !

— Toi ? Oh !

— Oui, moi. Moi qui pense à toi depuis que je t'ai vue la première fois dans l'Olympe, moi qui, pendant tout ton séjour là-haut, ai refusé pour toi les plus belles parties de chasse d'Artémis, les



guerres les plus intéressantes de Grèce et de Syrie... Moi qui ai mordu mes poings de rage quand le Boiteux t'a emportée dans sa sombre caverne... moi qui ai failli périr de tristesse, pendant cet affreux exil, moi enfin qui suis ici, à tes genoux, et qui n'en sortirai pas avant que tu ne m'aises donné ces lèvres de fleur, ce corps d'ivoire, ces...

— Tu es fou ! Tout cela n'est pas à toi...

— Pas encore, en effet. Et c'est justement ce que je trouve injuste, abominable. Car la Volupté et la Mort sont faits pour s'unir, et le caprice de Zeus ne peut que reculer cette échéance fatale. Tu es faite pour moi, et non pour ce Forgeron hideux et clandestin, à qui tu as été donnée par surprise. Jupiter s'est moqué de toi, ou plutôt, avec cette jalousie dont il n'a jamais cessé de me donner des preuves, il a voulu, d'abord, t'éloigner de ma présence et empêcher à jamais notre union en te faisant disparaître de l'Olympe où ta place était marquée, la première.

— J'ai pensé, en effet, parfois, à peu près ce que tu dis. Mais je ne voulais pas m'y appesantir... Alors, selon toi, ce mariage fut une erreur ?...

— Une erreur infâme... Et tu le sens bien, voyons, malgré la résistance que tu crois devoir à

~~~~~  
la plus inutile des délicatesses. Tu le sens, je le devine, je le sais...

— Tu m'étourdis...

— C'est là justement le signe, le signe sacré... J'ai perdu la tête depuis longtemps... C'est à toi de la perdre aussi. Le même vertige doit nous emporter.

Il l'avait prise dans ses bras, avec une violence farouche, un peu moins forte peut-être que celle de Vulcain, mais plus théâtrale. Cette emphase aurait peut-être fait sourire Aphrodite, sans ce vertige justement, dont elle était victime, et où se perdait en cet instant tout souvenir de l'étreinte de Vulcain.

— Ah ! soupira-t-elle, tu dis des choses étranges et terribles...

Elle le croyait. Il le croyait. Mais qu'importait l'écoeurante banalité du discours d'Arès. A vrai dire, elle ne l'entendait pas. Elle n'était sensible qu'à ce furieux désir dont il l'enveloppait et qu'Elle avait déchaîné... Elle se débattait, mais avec une telle maladresse que chacun de ses gestes resserrait les liens de chair que le soudard nouait autour d'elle. Et lorsqu'il l'emporta, avec un grand cri de victoire,

~~~~~

dans la chambre du repos, au cœur du palais d'argent et de cristal, elle poussa un soupir de soulagement, comme si ces préliminaires, pourtant si brefs, eussent été trop longs encore à son impatience...

De toutes les batailles possibles, c'est encore celle de l'amour où Mars déployait le plus de génie. Il y apportait, faute de tactique adroite, cette fougue dont il était si ménager dans les combats réels. Vénus apprécia sa vaillance et parut enchantée de ses prouesses. Elle était elle-même une adversaire de race, et il fallut longtemps pour la vaincre. Mais enfin, après plusieurs heures, elle demanda grâce, puis s'endormit.

Quand elle se réveilla, elle parut stupéfaite de voir à côté d'elle, assis sur le lit, cet étranger occupé à remettre son armure.

— Qui es-tu ? dit-elle, languissante.

Ce fut au tour d'Arès d'être étonné.

— Comment ? s'écria-t-il, tu ne le sais pas ? Tu ne me reconnais pas ?

— Si ! Tu es Mars... Mais que fais-tu là ?

— Tu ne te souviens pas de ce que nous venons de faire ?

Il se rengorgeait, comme si c'eût été là le plus glorieux des exploits.

— Oh !... oui, je m'en souviens...

Puis, le rouge de la honte lui montant soudain aux joues :

— C'est abominable... Nous n'avions pas le droit... Tu m'as saisie par surprise... En plein jour ! Y songes-tu ? En plein jour !

— Qu'est-ce que cela fait ? puisque nous sommes invisibles.

— On n'est jamais tout à fait invisible... Et puis... voyons ! te rends-tu bien compte que nous sommes chez mon époux ? que c'est lui qui a bâti ce palais, construit ce lit où nous venons de le trahir ?... Tu n'as donc pas de pudeur ?

Le guerrier eut un rire énorme.

— Et toi ? dit-il, en lui présentant un miroir...

Elle était tellement nue que le miroir, chastement, s'embua d'une sorte de vapeur. Mais elle n'y fit pas attention et répondit, méprisante :

— Je parle de la pudeur morale.

Puis, revenant à son souci :

— Oh ! c'est horrible ! c'est horrible ! jamais

~~~~~

plus je n'oserai paraître devant personne. Qu'as-tu fait de moi, misérable ? J'étais chaste, j'étais honnête, avant que tu vinsse me bouleverser par tes paroles insidieuses. Jamais je n'avais trompé Héphaïstos.

Elle enfonça sa tête dans l'oreiller et pleura abondamment. Elle était à cet âge (que d'ailleurs elle eut éternellement) où les larmes, loin de détériorer le visage, lui sont au contraire comme une rosée. Lorsqu'elle remontra le sien, il était d'une fraîcheur telle qu'il en paraissait renouvelé et que l'idée d'y poser autre chose qu'un sourire eût paru sacrilège au plus bœtien... C'est ce que résuma son amant, dans ce langage sommaire, qu'il avait :

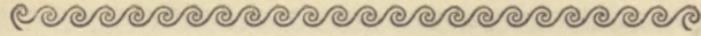
— Comme tu es jolie ! dit-il. Tu n'as jamais été plus jolie...

— Vraiment ? tu trouves ? Oh ! tu dis cela pour me flatter...

— Personne n'ignore que je suis la franchise incarnée...

— Alors, si tu me trouves si belle, reviens encore un peu près de moi... Tu ne m'as presque pas parlé...

— J'ai agi ! objecta-t-il, cynique.



— Oui, je sais bien. Mais j'aurais aimé que tu me parlisses aussi, un peu...

— Ecoute ! ce serait mon plus cher désir. Mais il faut que je parte...

— Où ? pourquoi ? qui te demande ?...

— N'insiste pas.

— Mais encore.

— La guerre...

— Oh, la guerre ! toujours la guerre ! Tu ne cours pas de danger, au moins ?...

— ...

— Dans quelle inquiétude tu me laisses ! Oh ! c'est affreux ! je ne vais plus vivre, désormais...

— ...

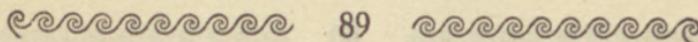
— Promets, du moins, de prendre toutes tes précautions. Ta prestance, ta taille, ton panache, tout cela doit te désigner à leurs coups. Je veux lacer moi-même ta cuirasse.

Ce qu'elle fit, avec une grâce de musée.

— Tu reviendras ?

— Oui.

— Demain ?



~~~~~

— Oui.

— Tu ne m'en voudras pas de ce que je t'ai dit... pour Vulcain ?...

— Mais non ! mais non ! ce sont des idées de femme... Je n'y pense déjà plus.

— Moi toujours, hélas !

— Tu as bien tort. A quoi servent les scrupules ? Ils sont, ici, bien peu de mise. Car enfin, c'est lui qui m'a volé, et je ne fais que reprendre mon bien.

— Ah ! si c'est ainsi que tu vois les choses.

— C'est ainsi qu'elles sont, n'en doute pas.

— Comme ton intelligence est lucide ! comme elle est simple ! Oh ! oui, nous sommes faits pour nous entendre. Mais reviens demain, reviens sûrement. Tu le jures ?

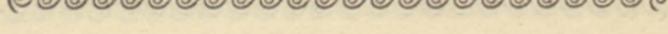
Il prêta serment.

En toute loyauté, car rien ne lui était plus facile que de revenir le lendemain, n'ayant à faire quoi que ce soit, pas même la guerre, malgré qu'il en eût dit. Mais c'était un prétexte commode pour se retirer, et remonter dans l'Olympe pour l'heure sacrée de l'ambroisie.

Et il revint, en effet. Le lendemain, et tous les autres jours,... chaque fois accueilli par le même enthousiasme. Non pas qu'Aphrodite, n'eût des remords. Mais elle se gardait d'en rien laisser paraître. Elle n'avait pas été bien longue à remarquer que tout ce qui ressemblait plus ou moins à une pensée ennuyait profondément son visiteur. Ou, plus exactement, lui échappait. Il répétait volontiers : « Moi, je suis fait pour l'action ! Les *idées*, ce n'est pas mon affaire ». Sitôt qu'il voyait poindre à l'horizon le plus léger nuage annonçant la pluie d'une conversation, il prenait l'air abrupt, escarpé, supérieur de quelqu'un qui, sous aucun prétexte, n'entend se laisser mouiller.

Vénus gardait donc pour elle ses craintes. Peu à peu, d'ailleurs, elle les perdit. Constatant que Vulcain ne venait point, elle s'habitua à la pensée de ne plus jamais le voir revenir ; et quant au regret pour son acte coupable, elle finit par partager le point de vue de son amant.

— Il est clair que j'ai été mal mariée, rêvait-



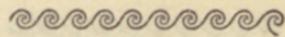
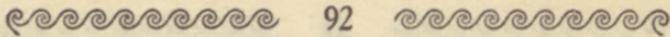
elle. La preuve, c'est que jamais Héphaïstos ne me manque, ni ce domaine ténébreux où je m'étonne d'avoir pu vivre un seul jour, et que j'ai déjà tant de peine à me représenter. Tandis que je n'imagine pas l'existence sans cet être farouche et brillant, qui m'aime sans s'embarrasser d'arrière-pensées artistiques. Qu'il est beau ! Qu'il est fort ! Il n'a pas eu besoin de faire de cadeaux, lui ! Il n'a eu qu'à paraître. »

De temps à autre, néanmoins, par coquetterie, elle lui disait :

— Si tu m'aimais, tu aurais déjà songé non pas à me prendre ici, comme une servante qu'on caresse en passant dans l'antichambre de son hôte, mais à trouver une retraite digne de nous. Héphaïstos, que tu méprises, rien que pour mon repos de quelques jours, a conçu et fabriqué ce palais... Toi, pour nos étreintes merveilleuses, tu n'as encore rien cherché...

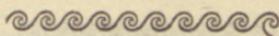
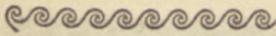
— Sois certaine que j'y songe, répondait-il, d'un air grave. Cette situation n'est, en effet, pas digne de nous. Attends quelque temps.

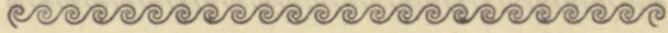
Mais il l'oubliait d'autant plus vite qu'il avait une nature inconsistante, s'accommodant du petit



bonheur et vivant au jour le jour. Et puis, où aurait-il trouvé retraite plus sûre ? plus agréable ? De toutes manières, pour en créer une, il fallait s'adresser à Vulcain, puisque lui seul était l'architecte aussi bien que l'orfèvre des Dieux. Et demander ce service à son rival, quelle ironie ! Non, décidément, le mieux était d'attendre, de continuer cette vie si douce, si nonchalante. Le climat de Cythère était idéal, aussi égal que celui de l'Olympe. Après l'amour, après les longs moments des transports et des caresses, quoi de plus exquis que de s'étendre, sur le lit de repos, face à la mer retentissante, aux côtés de sa maîtresse, caressant d'une main son sein parfait et de l'autre une coupe de cristal remplie du jus rafraîchissant des fruits ?... Les yeux à demi clos, on regardait vaguement l'étendue bleue hors de laquelle, soudain, jaillissait l'arc noir d'un dauphin, ou sur quoi cheminait, lente comme un cygne, l'aile candide d'une barque de pêche. Et à l'horizon, comme une fumée violette, la perspective de l'île de Crête.

Cette béatitude était trop parfaite pour durer. Si déjà les secrets qu'on défend le plus jalousement



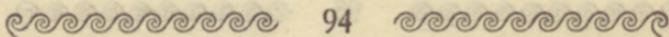


finissent par percer, à combien plus forte raison ceux qu'on étaie au grand jour ! Vulcain fut averti.

Par qui ?

On l'ignore. La légende veut que ce soit le Soleil. Mais il est bien peu probable que ce souverain personnage, antérieur aux Olympiens même, soit sorti de son indifférence élémentaire pour intervenir dans une question aussi peu intéressante. Planant à des hauteurs incalculables, versant sur l'univers entier sa lumière vivante, il éclairait aussi cela, comme le reste. Sans complaisance, et sans mépris. Mais il ne se fût pas abaissé à ce rôle de délateur.

Ce fut sans doute une des chambrières, amoureuse en secret du favori de sa maîtresse, jalouse du bonheur de celle-ci. Qu'importe, d'ailleurs, ici l'instrument d'une fatalité que rien ne pouvait empêcher ? Vulcain apprit son infortune. Je laisse à imaginer son dépit, sa colère, son humiliation. Ce sont là sentiments bien connus, hélas ! mille fois décrits, et sur lesquels il est horriblement désobligant d'insister. C'est et ce sera toujours avec le même étonnement que la générosité des hommes s'aperçoit et s'apercevra de l'ingratitude des femmes. Après avoir passé huit jours dans un accablement sans nom, Héphaïstos,



~~~~~

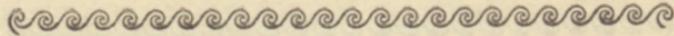
méditant sa vengeance, gagna son atelier et se mit au travail. Travail singulier, énigmatique, dont le résultat, sous forme d'une petite boule presque imperceptible, tenait dans sa main fermée.

Revêtant sa tunique d'invisibilité, il se rendit à Cythère et, pénétrant dans son palais à un moment où Mars était absent, gagna la chambre nuptiale profanée. Là, imposant silence à son chagrin, sans perdre une seconde, il disposa, pendant du plafond sur le lit, une sorte de filet si tenu qu'il était impossible de l'apercevoir et même de le sentir si on en touchait les mailles innombrables, plus subtiles et plus fines que la toile même de l'araignée. Puis il se retira, épiant.

Ce jour-là, Mars, pour on ne sait quelle raison, était plus impatient que d'habitude. Sitôt arrivé, il voulut entraîner sa maîtresse vers la couche de leurs ébats quotidiens. Vénus résistait, pour une fois ne partageant point cette ardeur.

— Pas aujourd'hui, veux-tu ? dit-elle. Je me sens lasse et mélancolique.

C'étaient là deux mots dont le sens était fermé à l'intelligence d'Arès. Il haussa les épaules et conclut, sommairement :



— C'est que tu ne m'aimes plus.

— Tu devrais avoir honte de dire cela. Moi qui t'attendais avec plus d'impatience encore que les autres jours, jusqu'à craindre de tomber malade si tu n'étais pas venu!... Mais, ne saurais-tu comprendre que parfois j'aurais envie de commencer par où nous avons l'habitude de finir?...

— ...

— Restons un peu sur la terrasse, étendus, sans penser à rien... Laisse grandir le Désir au lieu de vouloir l'étouffer, sitôt né, comme un enfant au berceau.

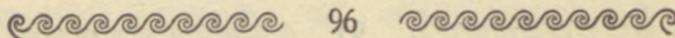
— ...

— Tu ne veux pas me comprendre?

Il faisait une moue si refrognée, si déçue que, réprimant la tristesse du pressentiment obscur qui s'exprimait par ces paroles d'atemoiement, elle se leva.

— Viens ! dit-elle.

Mais à peine étaient-ils étendus, que s'abattit sur eux l'invisible pluie de métal et qu'un filet serré, inextricable, vint s'appliquer sur leurs corps enlacés, d'une étreinte si forte, si nette, si implacable que la



~~~~~

chute d'une montagne ne les eût à ce point paralysés.

Malgré d'immenses efforts, suant, soufflant, déchirés, les deux amants ne pouvaient réaliser le plus faible mouvement. Arès, furieux, presque enragé, poussait des cris à fendre les murs d'airain du palais ; Aphrodite pleurait et gémissait silencieusement.

Héphaïstos parut :

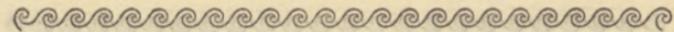
— Vous avez souvent exprimé le vœu d'être à ce point confondus l'un à l'autre que rien ne pût vous séparer. Voilà votre souhait réalisé.

— Cesse de ricaner, monstre ridicule, boiteux ignoble ! Tu as beau jeu de te moquer d'un héros que tu as réduit à l'impuissance...

— Je pourrais, d'un seul coup de marteau, écraser pour toujours les traits harmonieux de ta tête de brute. Je n'en ferai rien, car j'ai d'autres projets.

Cependant, Vénus eût donné la moitié de son immortalité pour ne point endurer le supplice qu'elle subissait. Car elle voulait se cacher le visage et n'y pouvait, à aucun prix, parvenir. Il fallait qu'il fût là, lumineux et évident, rouge de toute sa honte. Même ses yeux, dilatés d'horreur, elle ne pouvait les fermer. Horriblement ouverts, ils contemplaient

~~~~~



le visage implacable de l'époux vengé, ils en reflétaient les sentiments terribles...

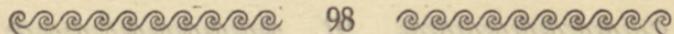
Au signe de Vulcain, une lumière de foudre éclata dans l'atmosphère, si vive que les formes du palais parurent s'y dissoudre et dans cette lumière, les Dieux parurent, assis comme dans l'Olympe, à quelques pieds au-dessus des coupables.

— Venez tous, dit Héphaïstos, d'une voix forte et solennelle, et contemplez ce spectacle édifiant ! Puissant Zeus, tu vois ici le résultat de ton œuvre. Non content d'avoir permis ma naissance difforme et misérable, tu m'as donné, par ironie, une épouse dont tu prévoyais l'inconstance. Mais peut-être n'avais-tu pas souhaité pour elle cette ignominie publique.

Et comme Jupiter, les sourcils froncés, ne répondait rien, Vulcain, se tournant vers les autres, reprit :

— Que pensez-vous de ce couple d'amour ? Ils sont beaux, n'est-ce pas ? Et voyez comme leur visage reflète l'extase d'être enfin liés l'un à l'autre pour toujours...

Un rire inextinguible, comme une flamme allumant les pins d'une forêt, courut parmi les Immortels. Rire plus doux au cœur de l'époux trompé



~~~~~

que sa vengeance même, car ce n'était pas de lui qu'ils riaient, comme on eût pu craindre, mais des autres : vaincus, humiliés, à merci. Des larmes intarissables coulaient des yeux d'Aphrodite. Quant à Arès, ses hurlements de rage, dont il se flattait en temps ordinaire d'épouvanter une armée, ne faisaient pas sur les spectateurs plus d'effet que les pleurnicheries d'un enfant au maillot.

Sous son air impassible, Zeus était horriblement contrarié :

— Qu'exiges-tu d'eux ? demanda-t-il, puisque tu es le plus fort... Parle.

— Je ne demande rien. Et je vais même faire cesser ce supplice, qui, sinon, risquerait de vous inspirer une pitié, dont ils sont indignes. Je ne demande qu'à rentrer chez moi et à ne plus jamais entendre parler de ces deux êtres...

Il dit, et posa sur une maille du filet un doigt dont la force magique le fit d'un seul coup se dissoudre. Avec des gestes gauches, dououreusement, le couple dénoua sa misérable étreinte. S'arrachant avec rancune à ce complice déshonoré, Vénus se sauva, pleine de honte, non sans jeter à Vulcain un regard

où elle s'efforça de faire passer l'immensité de son regret. Il disait, ce regard : « Oh ! pardonne ! Si tu savais comme je suis triste, et comme je t'ai-mais, même au fort de ma faute !... Si tu savais avec quel attendrissement je me souviens de tes bienfaits, de la vie merveilleuse que tu m'as offerte dans ton domaine de cuivre et de feu !... »

Mais Vulcain ne parut pas comprendre le sens de cette supplication muette. Sans une parole, sans un geste, il laissa s'éloigner la coupable.

Mars alors s'approcha de lui, débordant de fureur, l'injure aux lèvres :

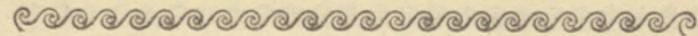
— Sale boiteux ! Misérable lâche ! grotesque...

— Tais-toi ! dit Vulcain, méprisant. Tu n'es capable de faire peur qu'aux femmes. Et va-t'en au plus vite, car ta présence m'importe.

Puis, comme Arès faisait mine de reprendre ses vêtements :

— Et laisse cela aussi, continua le Forgeron, implacable. Tu n'as plus droit à cette armure, que je t'avais donnée.

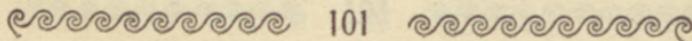
Il saisit la cuirasse, le casque, l'épée, les jambières, et les tordit en quelques coups, comme de molles feuilles d'étaïn.



L'écume aux dents, tout nu, Arès se retira au milieu du ricanement des Immortels qui, à leur tour, se dispersèrent.

Alors Vulcain, soufflant sur le palais vide, regarda s'évanouir, comme une bulle, cette œuvre de prestige, aussi vaine que son bref bonheur, et regagna ses solitudes souterraines...

Et, ce jour-là, tous les volcans de la Thrace et de la Sicile fumèrent jusqu'aux cieux.



de la fin de l'an 1793. Jusqu'à présent il n'a été  
que dans les îles qu'il a débarqué et dans le  
cours de son voyage il a rencontré plusieurs  
îles habitées par des tribus qui n'avaient  
jamais été vues auparavant. Ses premières  
impressions de ces îles sont extrêmement vives.  
Mais lorsque je parle de ces îles, je veux  
que ce soit les îles que l'on connaît sous le nom  
de Malouines. Il connaît bien depuis longtemps  
l'île de la Gourde et l'île de la Malouine, mais il  
n'a pas encore visité les îles de l'archipel de la  
Terre de Feu.

Il a été à l'île de la Malouine, où il a été  
capable de faire peu de temps qu'il est en  
ce pays. Il a été à l'île de la Malouine, où il a été  
capable de faire peu de temps qu'il est en  
ce pays.

Il a été à l'île de la Malouine, où il a été  
capable de faire peu de temps qu'il est en  
ce pays.

Il a été à l'île de la Malouine, où il a été  
capable de faire peu de temps qu'il est en  
ce pays.

Il a été à l'île de la Malouine, où il a été

VI

PREMIÈRE RENCONTRE D'ADONIS

Répudiée par Vulcain, pleine de rancune et de mépris pour celui qui l'avait compromise et n'avait pas su la défendre, Aphrodite s'enfuit, avec toute la hâte possible, du lieu de son humiliation. Elle erra au hasard, sur terre et sur mer. Elle ne savait qu'une chose : c'est qu'elle ne voulait plus reparaître dans l'Olympe. L'idée de supporter le regard ironique des Dieux, fût-ce voilé de compassion ou allumé de désir, lui était absolument intolérable.

Sa première escale fut à Chypre, où l'attendait une sorte de diversion, dont elle ne se doutait nul-

~~~~~

lement. Depuis sa naissance, les hommes de l'Archipel lui avaient voué un culte des plus fervents. En reconnaissance des ivresses, heureuses ou funestes, qu'ils lui devaient, ils lui avaient, presque partout, élevé des temples, où ils l'adoraient de mille et mille manières, avec des rites gracieux ou terribles selon leur imagination. Ils lui sacrifiaient des agneaux et des colombes. Ils lui portaient des fleurs. Au fond de ses sanctuaires, où des initiés célébraient des mystères cruels ou voluptueux, se dressaient des statues qui toutes tentaient de la représenter, telle que la rêvait le génie divinisateur des plus grands artistes, et que permettaient de la réaliser les plus belles jeunes filles posant en nombre pour chacune de ses perfections.

Des hommes et de l'hommage des hommes elle ne s'était jamais souciée, puisque de l'Olympe au royaume de Vulcain, et de là au palais de Cythère, elle n'avait pas encore visité la terre. Même en ce dernier lieu, isolée dans sa demeure auguste par le souci de son coupable amour, elle n'avait rien vu. Mais à Chypre, maintenant, elle ne pouvait faire un pas sans rencontrer un lieu consacré par son culte. A Paphos, elle fut, malgré elle, entraînée dans le cor-

~~~~~

tège de la grande panégyrie qui, chaque année, rassemblait tous les habitants de l'île, hommes et femmes, dans une longue procession, au terme de laquelle il lui fut difficile d'échapper à l'orgie finale, où toute femme était prostituée au premier venu. A Amathonte, elle vit un jeune homme simuler tous les gestes d'une femme en couches. A Salamine... Mais, à quoi bon énumérer toutes les cérémonies aux-quelles déjà son adoration avait donné naissance ? Surprise, étonnée, puis satisfaite, l'Anadyomène, à prendre ainsi contact avec l'univers, si douloureusement fragile, des hommes, sentait diminuer son chagrin. Et elle serait peut-être restée là longtemps, calmée, sinon heureuse, si un jour une vieille femme, l'ayant reconnue, n'en avait avisé un prêtre, qui dans le maladroit enthousiasme de sa découverte, avertit les Dieux. Irritée, Vénus métamorphosa l'imprudente en une colonne de pierre, et se sauva de nouveau.

Traversant le détroit, elle passa en Asie Mineure, où elle trouva, disséminés sur la côte et dans l'intérieur des terres, un grand nombre aussi de temples placés sous son invocation.

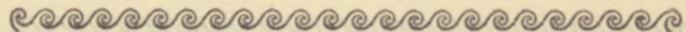
Ne se sentant pas encore en sûreté, elle s'enfonça

plus avant dans l'Asie et finit, après bien des fatigues, par arriver en Assyrie, où elle éprouva la plus profonde des surprises. On ne l'adorait plus là comme en Grèce ou sur les côtes méditerranéennes; mais à sa place des simulacres épouvantables, qui faisaient rêver les hommes aux effets de sa puissance, nullement à la grâce et à la douceur dont elle la masquait. La terrible Astarté, sa parodie. C'est Astarté, ce n'est pas Vénus que Myrrha, la douce fille du roi Théias, servait comme prêtresse dans le temple de Babylone. En tout autre lieu, Vénus eût souri de cette erreur innocente, mais ici, dans cette profonde et confuse Asie, il y avait quelque chose de trouble et de féroce qui s'insinuait dans l'imagination et venait pervertir jusqu'à la placide voyageuse. Irritée comme d'une offense, elle résout de se venger. Elle inspire à la jeune hérésiarque une passion irrésistible pour son père. Grâce à la complicité de sa nourrice, pendant douze nuits, la malheureuse égarée peut satisfaire son coupable délire. Quand il s'aperçoit de soninceste, Théias, affolé, se rue sur sa fille, l'épée à la main. Epouvantée, la misérable se sauve, gagne les jardins, puis la campagne où la poursuit le justicier. Sur le point d'être rejoints, elle se jette

~~~~~

à genoux et, dans une prière fervente, supplie les dieux de la faire disparaître. Son vœu est exaucé et voici qu'à sa place se dresse un arbre (qui plus tard fut appelé myrrhe et produisit le parfum de ce nom). La surprise du miracle ne peut arrêter l'élan, trop violent, du meurtrier. Son glaive s'enfonce profondément dans le tronc de l'arbre, dont l'écorce, molle encore comme la chair qu'elle vient de cesser d'être, s'ouvre avec une sorte de cri. Nuptiale blessure ! Dix mois après, de l'arbre devenu très grand et très robuste, c'est un enfant qui sort, un enfant merveilleusement beau, qu'Aphrodite, pleine maintenant de remords et venant hanter les lieux de la catastrophe suscitée par elle, trouve couché sur l'herbe fraîche... Quelque chose comme le lointain reflet d'une maternité vient éclairer son âme sereine. Elle se penche sur le nouveau-né, le recueille, le prend dans ses bras, le couvre de caresses. Mais qu'en faire ? car il s'agit avant tout de le cacher. N'est-il pas le témoignage vivant d'un crime dont elle est la cause, l'instigatrice secrète ?

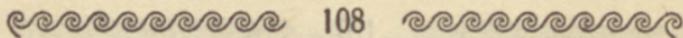
Elle ne trouve qu'un seul moyen : l'enfermer dans un coffre. Et ce coffre, elle va le confier à Perséphone, la reine des Enfers...

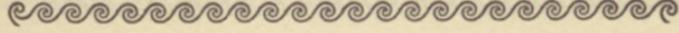


Ce fut un voyage pénible. Jamais Vénus n'avait visité ces lieux affreux, situés encore au-dessous du royaume de Vulcain, où régnaien des ténèbres éternelles, vaguement éclairées çà et là par les lueurs de l'expiation...

Jadis, en jouant dans une prairie au bord de la mer, la belle Perséphone, fille de Déméter, cueillait des fleurs. Dans un pli de sa robe, déjà, elle avait entassé des violettes et des crocus, des glaïeuls et des jacinthes. Soudain, elle aperçoit un narcisse, si beau qu'on n'avait jamais vu le pareil. Cent fleurs jaillissaient de sa tige unique, le vent bruissait dans ce buisson de lumières, son parfum embaumait tout l'espace. Eblouie, délirante, elle veut le saisir. Mais c'était une fleur magique, produite par l'artifice de Hadès (Pluton), le frère de Zeus. À peine la jeune fille l'a-t-elle touchée que la terre s'entr'ouvre et que sur son char paraît le Dieu des profondeurs, terrible et majestueux. Il enlève Perséphone et l'entraîne en une seconde dans ses sombres demeures.

Elle pleura longtemps, mais le désir du Dieu était si puissant qu'elle finit par y céder, et elle devint son épouse. À force de gémissements et de démarches,

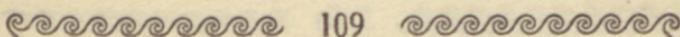




Déméter finit par obtenir de Zeus que sa fille ne restât point toujours avec Hadès, qu'elle lui fût rendue une partie de l'année. Un compromis fut passé. Perséphone demeurait six mois auprès de son époux, six mois avec sa mère et chez les Olympiens.

Je laisse à penser la répugnance et la peur d'Aphrodite descendant seule les chemins étranges et ténébreux qui donnaient accès à l'empire interdit. Pourtant, son charme souverain opère même ici. Le Styx et l'Achéron suspendent un instant leurs cours bitumineux pour lui permettre de passer à pied sec, Cerbère endort bienveillamment ses cinquante têtes hurlantes, les damnés interrompent un instant leurs occupations torturantes. Quelque chose comme une rosée de douceur se répand sur ce jardin d'aridité éternelle. Vénus enfin, son précieux fardeau dans les bras, parvient auprès de Perséphone, et s'écroule à ses pieds, tendre et suppliante. Elle lui raconte son aventure, lui confie ses angoisses.

Rien ne pouvait davantage apitoyer la reine des Enfers que cette romanesque histoire. Elle y voyait une analogie singulière, quoique lointaine, avec la sienne propre. N'était-ce pas en voulant cueillir une fleur qu'elle avait rencontré son destin épouvantable



et sublime ? La naissance, à demi-végétale, de cet enfant, la faisait rêver...

— J'accepte bien volontiers, dit-elle, avec douceur, le dépôt que tu me confies. J'élèverai ce petit être comme s'il était mon fils. Sa beauté fragile me rappellera les éphémères et innombrables attractions de la Terre où s'écoula mon adolescence insouciante, et les soins que je prendrai de son éducation m'adouciront la mélancolie de mon exil en ces lieux terribles. Reviens le prendre quand tu voudras, quand tu croiras que l'oubli des Immortels et des Hommes est descendu sur ta faute... Mais pars. Il ne faut pas que Pluton te voie. Je crains sa colère, et plus encore peut-être pour moi le danger que me ferait courir ta beauté...

Les deux déesses s'embrassèrent, et Aphrodite, après un dernier regard sur l'enfant toujours endormi, reprit le chemin de la Terre.

VII

ANCHISE

Depuis que, pour la première fois, Vénus avait touché de ses mains, sur le corps de cet enfant syrien, touché la chair des hommes, une singulière transformation s'était faite en elle... Elle ne s'en rendait pas encore bien compte elle-même. Mais elle n'était plus pareille tout à fait. Quelque chose d'inconnu, de mystérieux, s'était insinué en son âme étonnée, en ses sens troublés. Une inquiétude... Jusqu'alors, elle n'avait connu que des Dieux, des êtres semblables à elle, affranchis des lois du temps, installés pour jamais dans la sécurité d'une perfection éternelle. Voici qu'elle découvrait le monde étrange de la vie et du changement. Tout, autour d'elle, sem-

blait entraîné dans un tourbillon. Les formes apparaissaient, se développaient jusqu'à leur épanouissement, puis entraient dans une sorte de léthargie, pour se dissoudre enfin, après avoir donné naissance à d'autres formes, pareilles, indéfiniment. Et elle sentait que c'était d'Elle, Aphrodite, qu'émanait cette force mystérieuse, sans cesse triomphante de la mort et se servant d'elle pour de nouvelles métamorphoses. Une Vénus, occulte et puissante, habitait, comme un ferment, cette pâte vivante, et la faisait lever en des millions d'apparences dont la beauté faisait battre le cœur de toutes les créatures. Et le cycle, jamais fermé, tournait, tournait, vertigineusement. La jeunesse, en Elle indestructible, partout ailleurs n'était que le rêve d'un instant. Elle faisait des fleurs, des femmes, des nuages, de la lumière, autant d'êtres sublimes, qui brillaient quelques secondes à la surface de l'univers et s'évanouissaient aussitôt, dans un cri muet de douleur et d'extase. Ah ! que tout cela était beau ! était pathétique !... Oubliant les Immortels et leur sérénité glacée, Vénus se mit à considérer avec tendresse ces nouveaux êtres, ces créatures inconsistantes et menacées, dont la forme imitait maladroitement la sienne, et qui, du

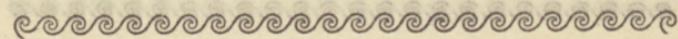
~~~~~  
plus profond de leurs songes, l'appelaient, l'imploraient...

Que pouvait-elle faire pour les consoler de leur condition misérable, pour répondre à ce souhait confus et poignant ?...

Elle se rappela Pâris, le beau berger... Et ses pas, malgré elle, la menèrent du côté de la Troade, sur le mont Ida, où elle l'avait connu, le jour fameux du jugement...

Mais ce ne fut pas lui qu'elle rencontra...

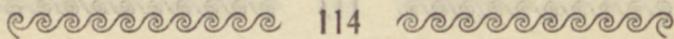
A ces époques patriarcales, les fils de rois eux-mêmes menaient une vie simple et frugale. Leurs pères ne les gardaient pas toujours auprès d'eux, dans l'atmosphère artificielle des palais. Ils leur faisaient faire l'apprentissage de l'existence rude et austère des pasteurs. C'est ainsi que, comme Pâris, Anchise, cet autre prince troyen, menait, lui aussi, sur le mont Ida, des troupeaux. Vêtu d'une courte tunique de peau de chèvre, un bâton à la main, il gardait des bœufs. C'était un garçon d'une innocence parfaite, insoucieux jusqu'à n'en avoir pas même conscience d'une beauté qui, partout ailleurs, eût séduit les plus farouches. Il vivait au grand air



tout le jour, surveillant ses bêtes, du lait desquelles il se nourrissait, outre quelques fruits sauvages. Et, la nuit, il dormait dans une cabane de branchages, adossée à un rocher. Ses grandes distractions consistaient à se baigner dans l'eau des sources fraîches, et à se jouer, pour lui-même, et pour les demi-dieux invisibles dont il se savait entouré, de petits airs, candidelement faux, sur sa flûte de roseaux.

Lorsque Aphrodite l'aperçut, elle fut saisie d'admiration. Toute sa tendresse pour les hommes, éparses jusqu'ici sur les créatures de ce monde, se concentra et prit une forme unique. Victime de la loi farouche et douce qu'elle incarnait, elle aimait, sans plus d'examen ni d'attente, cet être charmant et naïf. Cachée derrière un buisson, elle se délectait de sa vue. Nul fard ne lui paraissait plus flatteur que le hâle dont les intempéries avaient couvert la poitrine et les jambes du jeune homme, nul bijou plus seyant que les écorchures dont les ronces les avaient sillonnées... Et il lui semblait n'avoir jamais entendu, même aux concerts célestes de l'Olympe, musique plus douce que l'aigre et puérile chanson qui sortait des trous de cette flûte agreste.

Alors, et pour la première fois, la crainte de ne



point plaire aussitôt à l'être favorisé de son approche la saisit... Le doute... Hésitante, entraînée par le désir, retenue par je ne sais quelle pudeur, elle se tenait derrière son buisson, anxieuse, frissonnante.

Il n'est pas vrai, comme on l'a dit, qu'elle se soit rendue à Délos, au bois sacré où les Charites l'auraient plongée dans un bain et enduite de l'huile incorruptible, divine, précieuse, que ses dévots lui avaient offerte en sacrifice. Pas vrai qu'elles l'aient ensuite habillée de vêtements magnifiques et parée de joyaux d'or... Elle y pensa, certes, un instant, mais ce fut pour aussitôt en repousser l'idée maladroite, et le succès trop facile.

— Non, se dit-elle, je ne veux pas le gagner par des moyens pareils. C'est son amour qu'il me faut, et non pas sa surprise éblouie, sinon sa peur. Je veux être pour lui, non la foudre qui consume, mais la flamme familière qui doucement et peu à peu réchauffe... Il faut qu'il croie avoir affaire à quelqu'un de sa race.

Alors, renonçant à une trop certaine victoire, elle attendit, délicieusement inquiète, la tombée de la nuit, pour se diriger vers la cabane où Anchise s'était retiré pour dormir... Ecartant d'un geste sou-

verain les lions, les loups, les ours et les panthères qui s'étaient répandus sur la montagne, elle poussa doucement le loquet de la porte de bois et entra dans l'obscuré demeure, nue sous une pauvre tunique de laine.

— Qui es-tu ? sursauta le jeune homme, étonné...

— Ne t'effraie pas ! ne t'inquiète pas, surtout, aimable berger... Je suis une pauvre fille des champs qui s'est perdue cette nuit, en se promenant dans ces lieux déserts. Si tu as quelque compassion, je te supplie de me garder auprès de toi, car c'est un miracle que j'aille pu arriver saine et sauve jusqu'ici. Tu entends ?...

Anchise prêta l'oreille. Le bruit que menaient les bêtes fauves était, en effet, effrayant. Jamais les pentes de l'Ida n'avaient retenti de pareil vacarme. Le geste d'Aphrodite avait ranimé dans leur cœur farouche un désir formidable de rut et de meurtre. Partout accouplées, elles poussaient des gémissements et des râles. Un vertige sans nom montait d'elles vers la cabane du berger, emplissait l'air qu'il respirait. Vacillant, enivré, Anchise murmura :

— Viens !...

en attirant à lui l'inconnue, qui se laissa tomber

auprès de lui, sur la couche d'herbes sèches dont le rugueux contact lui parut plus suave qu'une jonchée de pétales de roses.

Quel que fût le soin que prit Aphrodite pour amortir sur elle l'éclat de sa condition souveraine, la flamme divine qui l'habitait intérieurement et qu'avait encore l'irrésistible vent de son désir, brillait, malgré elle, et comme au travers d'elle, brillait et brûlait. Toute leur nuit d'amour en fut incendiée, et au matin, quand Anchise, sortant d'un sommeil peuplé de rêves étranges, découvrit à ses côtés l'énigmatique visiteuse, il frissonna :

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle, câline et malfieuse. N'as-tu pas été heureux?...

— A en mourir ! soupira-t-il, comme étourdi. Mais il y a dans tout ceci quelque chose que je ne puis comprendre. Tu n'es certes pas une bergère... tu es... tu es peut-être une reine...

— Je ne suis pas une reine.

— Mais alors... ah ! tu n'es pas de ce monde. Tu es... une Immortelle !...

Et, se prosternant, il voulut lui baisser les genoux.

— Relève-toi, dit-elle, en lui posant avec douceur la main sur sa tête bouclée... Et rassure-toi, bel Anchise, puisque je t'aime...

Et, comme il continuait de trembler :

— Puisque tu m'as crue femme, c'est que j'étais femme. Pour toi. Pour toi le premier parmi les hommes. Bien des dieux t'auraient envié.

— Oui, je le sais bien. Mais eux, ils demeurent, tandis que moi, je passerai... Tu sais ce que l'on dit : « que l'homme qui s'est uni aux déesses immortelles ne conserve pas la vigueur de la jeunesse. » Comme si toute sa vie d'amour s'était en une seule nuit concentrée, et après il ne lui reste plus qu'à se flétrir, dans le regret de ces instants ineffables. O terrible ! terrible faveur !

Consternée, Aphrodite contemplait cette détresse. Elle ne l'avait pas prévue. Dans l'élan de son désir, elle avait oublié la redoutable loi. Elle était comme un feu dont on eût approché une rose, pour jouir de son épanouissement immédiat et splendide, et de cette rose déjà les pétales brûlés semblaient se détacher... A son amour, innocent et cruel comme l'instinct, se mêlait maintenant la compassion. Ce n'était même plus un homme qui pleurait là, à ses

~~~~~

pieds, mais un enfant, aussi faible, aussi démunis que celui qu'elle avait confié à Perséphone.

— Ecoute, dit-elle, après avoir réfléchi... J'aurais peut-être souhaité, dans le fond de mon cœur, que le souvenir des heures surhumaines que je t'ai données fût assez beau pour te faire accepter sans regret le prix que le Destin en exige. Mais je vois bien qu'elles sont passées, et le regret que tu en gardes est aussi doux à mon âme. Je t'aime tel que tu es, créature soumise aux larmes, et je ne veux pas qu'il soit dit que ma faveur n'ait été pour toi qu'un désastre. Certes, je ne puis te soustraire à la vieillesse, la niveleuse impitoyable, mais elle ne t'atteindra qu'à ton heure, aussi tard que les autres hommes, ceux qui n'ont connu que les pâles étreintes des mortnelles... Le fils que j'aurai de toi sera un héros et, protégé par moi, connaîtra un sort sublime. Quand je lui aurai donné le jour, je te le rendrai, et tu retrouveras sur ses traits la ressemblance de Celle à qui tu as su arracher des cris d'extase que les Dieux mêmes n'avaient pas obtenus... Une seule condition à la constance de ma faveur : que tu ne révèles jamais à personne l'aventure merveilleuse que tu viens de vivre... Cet enfant, que tu emporteras

~~~~~

dans ton palais d'Ilion, tu diras que tu l'as eu d'une nymphe ou, si tu veux, de la pauvre bergère que tu me croyais, cette nuit...

— Je te le jure.

— Je n'ose pas tout à fait croire à tes serments. Un jour viendra où l'orgueil de m'avoir subjuguée sera en toi si grand que tu n'y pourras peut-être résister. Si tu parles, crains Jupiter.

— Tu pars ?

— Il le faut. Je ne puis m'attarder...

— Tu ne m'aimes plus ?

— Si. Je t'aime. D'une tendresse que tu ne peux comprendre, et qui m'étonne. Et je ne cesserai d'être auprès de toi et de veiller sur ta vie... Ne pleure pas. N'essaie pas de me corrompre par la pitié. J'obéis au Destin, qui est mon maître, comme il est le tien. Adieu.

Sans se retourner, elle redescendit l'Ida, souriant aux fauves étonnés, et Anchise vit peu à peu s'éloigner puis disparaître sa forme lumineuse, et n'eût été la tunique de laine, qu'elle avait laissée sur sa couche, il aurait pu croire à un rêve...

VIII

# RETOUR D'ADONIS

Cependant, Perséphone s'était tendrement attachée à l'enfant que lui avait confié Aphrodite. Plus il grandissait, plus il devenait beau, et sa présence était un enchantement, dans ce séjour d'une magnificence austère, où jamais la lumière du soleil, ni même l'artificieuse clarté d'Héphaïstos ne pénétrait. Même le grave Pluton se déridait à le voir et ne dédaignait point, parfois, d'assister à ses jeux. Même les Moires, les Harpies et les Erynnies ne pouvaient demeurer tout à fait insensibles à ses charmes innocents. Quelque chose comme un sourire,

~~~~~

lorsqu'elles l'approchaient, voilait leur face auguste et redoutable. Pour lui, il n'était ni heureux, ni malheureux. Il vivait, paisible et inconscient, dans un état de vague et d'incertitude, comme le germe d'une plante lorsqu'il est enfoui sous terre et qu'il attend.

Les semaines, les mois, les années passèrent. Vénus, qui, pendant l'intervalle, avait repris sa place dans l'Olympe, n'avait pas oublié le fils de Myrrha, et elle voulut un jour le reprendre, comme cela avait été convenu avec Perséphone.

Mais celle-ci, avec mauvaise foi, se refusa à la restitution :

— Je ne me souviens plus de ce que je t'ai promis, dit-elle, non sans insolence. Mais ce que je sais bien, c'est que cet enfant m'appartient du droit que me donne sur lui l'affection que je lui porte et les soins dont je l'ai entouré. Il serait vraiment trop facile, après seize ans d'indifférence, de venir reprendre un bien pour lequel tu n'as rien sacrifié, pas même un caprice...

— Il te sied bien de me reprocher mes erreurs, toi qui, dans le secret de ton âme, rêves de tromper le plus constant des époux...

— Tes soupçons ne m'atteignent point. Au surplus, rien ne m'oblige à t'obéir. Je garde Adonis.

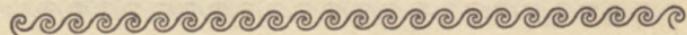
Au comble de l'irritation, Aphrodite vint demander justice à Zeus, qui, pour départager les rivales, eut une idée fort ingénieuse. Il fit comparaître l'enfant devant lui, les deux déesses étant présentes. Avant même qu'on eût parlé pour le mettre au courant, Adonis, dans un élan d'ingénuité, se tourna vers Aphrodite, et lui tendit les bras.

Jupiter feignit l'indignation :

— Eh quoi ! s'écria-t-il, ingrat, c'est ainsi que tu traites celle qui t'a soigné depuis ta naissance et dont la sollicitude a sauvé ta vie ?...

Rougissant de confusion, l'adolescent se retourna vers Perséphone, d'un air hésitant. Mais ses pieds ne pouvaient pas se détacher du sol, et l'on voyait bien que, si la reconnaissance le retenait à son éducatrice, toute la spontanéité de son cœur allait vers l'Inconnue.

— Il n'est pas besoin d'instruire davantage ce procès, reprit le juge des Immortels. La cause est entendue. L'enfant appartiendra alternativement à l'une et à l'autre, à son devoir et à son plaisir. Il passera la moitié de l'année avec l'une, et l'autre



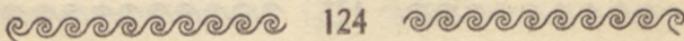
moitié avec l'autre. A celle qu'il a préférée de choisir la saison.

— Je choisis le printemps et l'été, dit Aphrodite.

— Fort bien, conclut Jupiter. Perséphone gardera l'automne et l'hiver.

Ainsi fut fait. Adonis, désormais, passa la saison de la fécondité sur terre, auprès de Vénus, puis, aux premiers jours de l'automne, quand les bois commencent à se dépouiller de leurs feuilles et que la nature semble se recueillir pour le sommeil, il disparaissait et rejoignait sa marraine obscure, mais pour mener près d'elle une vie morose et comme ralentie, un peu léthargique.

Il ne semblait heureux, il ne s'épanouissait que sur terre. Lorsqu'il revenait, c'était le printemps, et les dryades lui faisaient fête. Il parcourait avec Aphrodite les forêts et les plaines, il bondissait avec les paons et les biches, il courait comme les ruisseaux, il chantait comme le vent dans les ramures. La déesse l'aimait de plus en plus. Mais sa tendresse perdait chaque jour un peu de ce qu'elle gardait naguère de maternel. Il s'y mêlait le trouble du désir, une

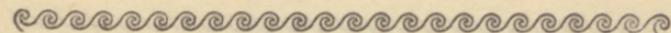


attente sournoise et énervée... Elle le trouvait si beau !...

Auprès de sa beauté, celle de tous les êtres qu'elle avait connus, celle de Vulcain comme celle d'Arès, comme celle d'Anchise lui-même, apparaissait un contraste. Oui, c'est bien cela, un contraste. Vénus avait aimé d'amour sincère ces deux Immortels et cet Homme fortuné. Mais leur force ou même leur grâce s'opposait violemment, essentiellement à son charme, lui étaient en quelque sorte ennemis. Elle se souvenait d'Héphaïstos. Le feu et l'eau. Oui, elle était attirée vers lui comme l'eau vers le feu, et avec la même colère, dans une étreinte de discorde et de destruction. Chaque fois qu'elle approchait cet époux farouche, elle se sentait aspirée comme une bulle d'air et d'avance dissoute comme une goutte de rosée. Arès l'avait eue par surprise et gardée par violence. Jusque dans le vertige de la volupté, il lui causait une sorte d'horreur sacrée, et quand elle s'arrachait de lui, il lui arrivait de serrer les dents, sans savoir si sa haine n'était pas plus forte que son désir. Et pour Anchise, si la compassion et la tendresse lui avaient fait franchir les marches qui la séparaient de cet être corruptible et misérable, ce n'en était pas

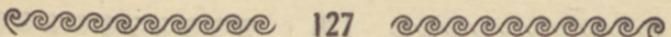
moins une énorme distance et, au lendemain de leur belle nuit d'amour, elle avait senti, auprès de sa détresse, je ne sais quel frisson, de déchéance et de mort, la glacer jusqu'aux os.

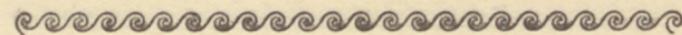
Tandis qu'Adonis lui ressemblait étrangement. Quoique authentiquement d'un homme, ses formes avaient un épanouissement féminin. Dans tout son corps était répandue une langueur, une langueur... Il était imberbe, ses gestes n'avaient rien de brusque, et sa voix gardait des inflexions d'une tendresse si voluptueuse qu'elle suspendait la respiration de ses auditeurs. Ah ! c'était bien un fils de la molle Asie, l'enfant de Myrrha, né d'une blessure d'arbre et d'uninceste royal... Lorsqu'il s'avancait nu sous sa robe syrienne à la ceinture lâche, les yeux fardés de leur cerne seul, la main blanche comme la chair d'un lys, suivi de ses pages et de ses femmes, souriant à tous avec une suave indifférence, l'Anadyomène à demi phénicienne reconnaissait en lui une sorte de double masculin. Et il y avait quelque chose d'incestueux dans la façon dont elle l'aimait, dont elle souhaitait fondre en un seul parfum leurs deux aromatiques essences, lui le fils de la Myrrhe, elle la fille de l'ambre ouranien...



Rien ne résiste en ce monde aux volontés d'Aphrodite... Adonis devint son amant.

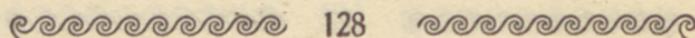
Sa naissance fabuleuse, ses disparitions énigmatiques, sa beauté surhumaine, cette faveur dont il était comblé par la déesse de la Volupté faisaient de lui un personnage quasi-divin, et toute l'Asie, comme toujours prête à augmenter son panthéon immense, s'empressa de lui rendre les mêmes honneurs qu'à sa Protectrice. Loin de lui en vouloir, Vénus fut heureuse de cette identification, qui répondait à un de ses désirs secrets. Il lui plut d'être adorée avec lui, en même temps que lui, et sous son cher simulacre. Les désirs des femmes, qui s'adressaient à cet adolescent merveilleux, l'atteignaient à travers lui. Ainsi régnait-elle sur le monde entier, soumis à leur double charme ambigu. Par instants, errant ainsi de ville en ville, dans cette Asie Mineure de prostituées et de philosophes également parfumés, il lui semblait être redevenue l'Astarté primitive, avec ses énervements, ses luxures, ses idées...





Cependant Adonis n'était pas toujours cette idole enivrée d'aromates, hantant des sanctuaires d'initiation et de caresses. Vers la fin de l'été, il s'éveillait comme d'une torpeur et, brusque, laçant ses cnémides et saisissant ses javelots, il se mettait en chasse. La déesse, qui ne voulait le suivre, le suppliait de renoncer à ce plaisir violent. Pour la première fois, il lui résistait, et elle pleurait en l'attendant, pleine d'anxiétés et de pressentiments...

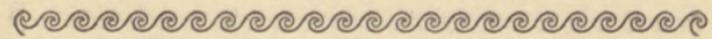
Il faut dire que la conduite de Vénus n'était point sans causer quelque scandale dans l'Olympe. Non que les Immortels fussent assez inconséquents pour reprocher à la déesse de la Volupté la variété ou l'ardeur de ses expériences amoureuses, mais ils souffraient de voir une des leurs s'attarder si long-temps dans cette Asie, refuge d'autres dieux, dont les analogies avec eux-mêmes leur semblaient dérisoires ou même criminelles... Sa figure si nette n'allait-elle pas s'altérer, ses formes adorables de pureté se dissoudre dans le vague de cette pensée orientale, dont ils avaient horreur ? Comme le contour d'une statue de marbre dans l'épaisse vapeur de l'oliban?... Cette réprobation sans amertume, Arès



se chargeait de l'envenimer. Il n'avait jamais pardonné à Vénus de l'avoir quitté et surtout de n'avoir, malgré ses instances, jamais voulu le reprendre. L'aventure avec Adonis, dont il épiait âprement chaque épisode, surtout le choquait. Personne au monde ne pouvait lui causer tant de jalousie que cet adolescent efféminé qui, seul et demi-nu, partait en expédition contre une armée de fauves, alors qu'à lui, Arès, tant d'armes étaient nécessaires, et de fracas, pour la moindre escarmouche...

Il résolut de se venger. Il se métamorphosa en sanglier : un sanglier énorme, monstrueux, tel que cent chasseurs n'en auraient pu venir à bout avec leur meute ; et, au cours d'une chasse d'Adonis, se jeta sur lui. D'un coup de boutoir enfoncé de toute sa rage, il lui perça le flanc. Puis il disparut, comme il en avait l'habitude.

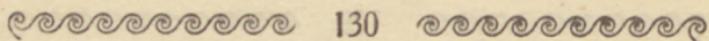
Aphrodite voit de loin la scène. Avec sa prescience d'amoureuse, elle devine ce qui s'est passé, vole au secours du blessé. Dans sa hâte, elle néglige de mettre ses chaussures, et la voilà qui marche sur un rosier dont une épine s'enfonce dans son pied. Le sang coule et colore de rouge la fleur divine, qui jadis était blanche, ou d'un rose si pâle...

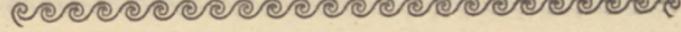


Arrivée près d'Adonis, elle se jette à genoux. Hélas ! il est trop tard. Le bel adolescent est mort; de sa double blessure une fontaine rouge s'écoule, intarissable... Elle le saisit dans ses bras, l'étreint avec passion, versant des larmes qui se répandent sur le sol et donnent naissance aux premières anémones... C'est désormais pour toujours qu'Adonis demeurera chez la reine des Enfers.

Pour la première fois, Vénus souffrait, pour la première fois, elle était en présence de la mort. C'était là pour elle une chose particulièrement horrible, si l'on veut se rappeler qu'elle était la déesse même de la Vie. Tout, dans sa nature fervente comme une source qui jaillit, s'opposait à cette idée de glace et d'épouvante. Tout en elle se refusait à l'évidence même. Tandis que le cadavre de son amant se glaçait dans ses bras, elle pensait qu'il vivait encore, simplement qu'il avait froid, ou qu'il dormait. Et elle le suppliait de se réveiller..

Hélas ! il ne se réveillait point...

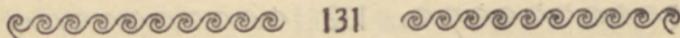


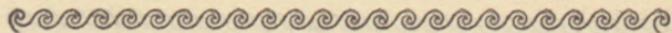


De tous côtés, les adoratrices de la déesse, averties de proche en proche de l'affreux événement, étaient accourues et, à distance respectueuse, elles entouraient le funèbre groupe...

Comme c'était l'habitude en Asie, elles se mirent à entonner des chants. Des chants à la fois voluptueux et funèbres, où la douleur du deuil se mêle étrangement, perversement, aux délices de la musique. Il est doux, parfois, de verser des pleurs en se déchirant la poitrine et en s'arrachant les cheveux : alors on sent naître en son cœur mille sentiments singuliers et troubles, et des désirs qui, de rencontrer le désespoir, deviennent ineffables et comme infinis. Elles aussi, comme Vénus, contemplaient ce corps charmant, où semblait s'exprimer tout ce qu'il y a d'éphémère dans les beautés de la terre. Et ce déchirement et cette angoisse, loin de les abattre, les exaltait au contraire, rendait plus rauques leurs voix, plus tendres leurs appels, plus pathétique leur désir de plaisir. Elles communiaient avec la Nature même, pour qui la vie et la mort ne sont qu'une même force sous deux aspects...

Peu à peu, sous la narcotique influence de ces gémissements, Vénus, comme étourdie, sentait va-

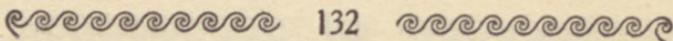




ciller sa raison. Ainsi qu'on respire la vapeur d'un vin ou d'un encens, elle se laissait griser par les paroles troublantes de l'hymne :

« Nous t'apportons, Aphrodite, et toi son doux amant terrestre, les fruits les plus beaux de nos vergers, de frais jardins contenus dans des corbeilles d'argent tressé, des vases d'albâtre remplis d'aromates pour répandre dans sa chevelure adorée. Et des tapis de pourpre et des statues d'or, et des broderies brillantes pour lui faire un chemin... Car il n'est pas mort, tu le sais. Il ne peut pas mourir... Comme naguères, au printemps, il se réveillera, et tu le verras manger ces gâteaux faits de pur froment, de miel et du jus de l'olive. Il boira ces vins délicats. Il foulera de ses pieds chaussés de lin et d'or ces sentiers de pétales de roses. Pas plus que toi, divine, il ne peut mourir... »

Languissante, la Déesse se retourne vers ses adoratrices. Elle voit ces visages extatiques, ces mains dont les ongles tachés de sang labourent les beaux seins bruns, ces chevelures défaites et répandues, elle écoute cet hymne, dont les paroles, cent fois reprises, déferlent contre elle comme autant de vagues... Dans



~~~~~

cette ceinture d'yeux brillant d'une conviction ardente, d'une sorte de folie amoureuse et mystique, elle lit quelque chose qui la trouble et la ravit à la fois. Où est la vérité ? derrière elle, sur ce corps blessé, inanimé, pour toujours insensible à ses caresses, d'où une odeur de corruption imperceptible déjà s'échappe ? ou bien devant elle, dans ces affirmations brûlantes, dans ces protestations harmonieuses, dans cette chair qui veut vivre, qui veut vivre, qui veut vivre ?...

Alors, elle vient en titubant s'abattre dans les bras des pleureuses, qui l'emportent, évanouie, la bouche entr'ouverte sur le dernier mot qui soit venu les fleurir : « Il vivra. Je l'aime, et il vivra ! »

Telle fut l'origine des fameuses fêtes d'Adonis, qui depuis, chaque année, et jusqu'à la fin de la civilisation antique, furent célébrées en souvenir de cette journée funeste. Et jamais Vénus ne manqua d'y assister, chaque fois reprise à son illusion. Il était si parfait, le simulacre de cire du jeune héros assassiné, si rouges les blessures sanglantes de ses flancs, si enivrants les parfums des fleurs répandus et des aromates versés, si doucement déchirants les cris des

pleureuses exaltées qu'Elle ne pouvait y tenir. Empruntant l'apparence de la première venue parmi les zélatrices, elle se précipitait aux pieds de l'estrade de pourpre et, entourant l'image chérie de ses bras frais, elle la couvrait de baisers passionnés.

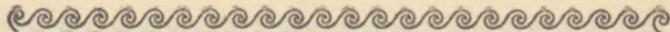
IX

HÉLÈNE ET PÂRIS

Une seule chose pouvait, non pas consoler, mais tout au moins apaiser et comme endormir la douleur de Vénus, c'était de revenir dans l'Olympe, de reprendre contact avec les Immortels.

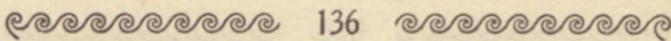
Zeus, qui n'avait jamais cessé de l'aimer tendrement et qui ne pouvait lui en vouloir d'une conduite dont il savait les raisons fatales, lui le confident du Destin, Zeus l'accueillit avec indulgence, mais sans lui cacher tout à fait sa tristesse...

— Tu vois par toi-même, lui dit-il, le peu que tu as gagné à te mêler au monde des hommes, au lieu de rester parmi nous, dans le séjour de la sérénité



sans fin. Tu n'as pas rendu plus heureux ceux que tu as voulu favoriser, et tu as perdu le sentiment de ton harmonie et de ta perfection. Quelque chose est en toi désormais, dont tu ne pourras te débarrasser, et qui ne peut t'apporter que le trouble...

Vénus écoutait le maître du monde avec respect, mais son cœur n'était point persuadé. Ce trouble auquel Jupiter faisait allusion, n'était-il point justement ce qui lui était le plus cher. Oui, désormais, elle n'était plus tout à fait divine, un peu d'humanité s'était glissé en elle, à son insu, parce qu'elle avait touché la chair et l'âme des hommes, mais cela lui causait d'étranges désirs et lui promettait des délices plus subtils... Et puis, n'était-ce point comme si on avait augmenté son domaine ? Oui, dorénavant, ce domaine ne se limitait plus au ciel seul, mais il englobait aussi la terre, le monde d'en dessous les nuages, avec ses montagnes, ses plaines fertiles, ses cités populeuses, ses mers sillonnées de vaisseaux, et tout cela peuplé d'une foule sans nombre d'êtres dont le cœur ne battait que pour elle, et par elle, dont tous les bras se levaient vers elle, dans une prière immense, de laquelle il lui semblait



entendre le bruissement de houle, la formidable musique d'Océan.

Oh ! certes, non, elle ne pourrait plus se passer de cette province annexée pour toujours, la plus pauvre en bonheur, mais la plus riche en joies et en peines. Et déjà, elle brûlait d'y retourner, de visiter ces êtres singuliers, fragiles, dont l'âme contenait le rêve infini de sa beauté, d'éprouver sur eux son influence, de les brasser à pleines mains, de promener dans leur tourbillon d'éphémères la torche éblouissante et mortelle...

Ah ! ces êtres, elle les aimait.

La première occasion lui fut bonne pour redescendre parmi eux...

On se rappelle en quelles circonstances elle avait promis au berger Pâris sa protection. Il ne tarda point d'en avoir besoin...

Mais expliquons d'abord en quelques mots la situation de ce jeune homme.

Elle était des plus anormales. En effet, les déesses, comme on le sait, n'avaient point eu affaire à un simple berger... Il avait pour père Priam, le roi de la Troade. Lorsque la reine Hécube fut sur le point

de le mettre au monde, elle rêva qu'elle accouchait d'une torche enflammée, et que cette torche incendiait la capitale entière, la magnifique et prospère ville de Troie. Bien entendu, elle décida de se défaire de cet enfant dangereux. Dès sa naissance, elle le confia à un serviteur dévoué, avec ordre de le faire disparaître. Mais l'homme, épouvanté de l'affreuse action dont on le chargeait, se contenta d'exposer l'enfant sur les pentes glacées du mont Ida, puis il se sauva, imaginant qu'il était mort. Mais une ourse, qui passait par là, allaite le nouveau-né, et un berger, voyant le prodige, le recueillit et l'éleva. Il le nomma Pâris, et lui donna ses troupeaux à garder. L'enfant était devenu un jeune homme d'une extraordinaire beauté et c'est lui que nous avons vu, au début de ce récit, pris pour arbitre dans le différend des déesses.

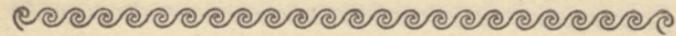
Sitôt le départ de Vénus, il se mit à penser à l'étrange événement dont il venait d'être le héros... Aucune des paroles inquiétantes qu'avaient prononcées Junon et Minerve ne lui causait le moindre effet. C'est à peine si elles persistaient dans son esprit comme un souvenir vague et lointain. Par contre, la prédiction de l'Immortelle concernant la reine de Sparte ne cessait de l'occuper, jusqu'à devenir

une véritable obsession. A vrai dire, il ne connaît pas Hélène, sinon par le bruit incertain de la renommée, mais il avait vu Aphrodite, la plus belle forme de femme qui fût au monde, et il confondait délicieusement l'image de la disparue et celle de l'inconnue. Il aimait Vénus et, en croyant désirer Hélène, c'est de Vénus qu'il rêvait... Et il était rempli d'une grande joie, car il ne doutait point de la parole de la déesse, et il savait qu'il posséderait un jour cette femme merveilleuse, image terrestre de l'Anadyomène.

Sans connaître absolument rien à la navigation, il se mit à construire un bateau. Il engagea des ouvriers, les conduisit en forêt et leur fit abattre de grands arbres. Et déjà les travaux étaient commencés, quand il arriva quelque chose qui rendit inutile ce voyage et en supprima les risques. Des envoyés de Priam vinrent demander au maître de Pâris de leur céder un taureau, qui devait être attribué au vainqueur d'une lutte que la reine Hécube avait précisément instituée en commémoration de la mort de son enfant. Ce taureau se trouvait être l'animal favori de Pâris. Il le suivit donc avec les envoyés du roi et, la fantaisie lui ayant pris de se ranger parmi les con-

currents, il gagna. Un de ses rivaux, son frère sans le savoir et qui s'appelait Déiphobe, furieux de sa défaite, se précipita contre lui, l'épée à la main. Epouvanté, Pâris se réfugia dans le temple de Zeus et, étreignant sa statue, demanda asile. Cassandre, sa sœur, qui était un devin comme on sait, le reconnut, et insista pour qu'il reprît sa place au foyer. Malgré ses craintes, Hécube, qui était mère, y consentit, et le berger redevenu prince ne tarda point à éclipser toute la cour de Troie par sa beauté et sa séduction. On le maria à Œnone, et sans doute l'histoire aurait fini là, si Pâris, obsédé par la pensée d'Hélène, n'avait voulu à toute force quitter l'Asie pour aller chercher en Grèce celle qu'il convoitait. La malheureuse Œnone, malgré sa jeunesse et ses charmes, ne lui inspirait qu'une répulsion et qu'un ennui profonds. N'y pouvant tenir, il prit un beau matin la mer et cingla vers le Péloponèse... Débarqué à Thérapné, il prit à peine le temps de changer de vêtements et, princièlement accoutré, il se présenta à la cour de Ménélas, le mari d'Hélène.

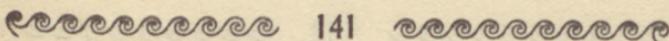
Ai-je besoin de dire qui était cette femme éblouissante, si belle que tous les princes grecs avaient été ses prétendants, dans une atmosphère de guerre et de



menaces de mort, et que son père putatif Tyndare, profitant de cette circonstance, leur fit à tous jurer de s'unir entre eux contre l'étranger, grec ou barbare, qui viendrait à l'enlever ? Et bien ! cette femme n'était rien moins que la fille de Léda et de Zeus, déguisé en cygne... et cela sans doute explique sa beauté exceptionnelle et surhumaine.

A partir de cet instant, Pâris agit comme dans un rêve. Non pas qu'il ignorât ce qu'il faisait. Il en était, au contraire, parfaitement conscient. Mais il lui semblait assister aux actions d'un autre, tellement elles étaient audacieuses et folles. Jamais personne, de sang-froid, n'aurait osé se conduire avec tant de tranquillité dans la pure folie. C'est que Vénus, qu'il avait instamment priée, était venue à son secours. Délaissez l'Olympe, elle était là, invisible et présente. C'est elle qui avait pris la direction de sa pensée et de ses actes, c'est elle qui l'inspirait, littéralement, qui était son souffle... Et, maternelle, énigmatique, elle souriait de se voir ainsi obéie.

Chose curieuse, et qui donne bien l'idée de la simplicité des mœurs de ces époques lointaines : lorsque



~~~~~

Pâris fut arrivé au seuil du palais de Ménélas, aucune servante ne parut. Ce fut la reine elle-même qui vint ouvrir. (Ou peut-être était-ce encore là une ruse de Vénus, qui aurait endormi les gardes et les domestiques.) La porte ouverte, elle resta immobile, interdite. Elle ne s'attendait à rien, elle ne savait pas qui c'était. Mais elle demeurait éblouie, elle aussi : telle était la beauté de ce visiteur singulier... Ses jambes faillirent se dérober sous elle. Pour dissimuler son trouble, elle dit :

— Entre et assieds-toi, noble étranger, et dis-moi qui tu es et ce que tu désires.

Il obéit, sans la quitter des yeux. Sauf qu'elle était vêtue (et encore de telle façon que l'on distinguait son corps dans les plis de la tunique, comme aux statues) elle était absolument aussi belle que Vénus. Il en sourit de plaisir, et ses lèvres murmurèrent quelques paroles à mi-voix, malgré lui : « Tu avais donc une soeur jumelle, et tu me la réservais. »

— Que dis-tu ? je ne t'entends pas.

— Je remercie les dieux que tu existes, et que tu sois si belle, ô fille de Tyndare... Pour moi, je suis Pâris, fils de Priam, roi d'Ilion, qui domine l'Asie... Et je viens te chercher... C'est l'ordre d'Aphro-

dite, à qui nul des mortels n'a jamais osé résister...

Tremblante, Hélène voulut répondre. Une foule de paroles indignées bouillonnait dans son esprit :

— Es-tu fou ? Pour qui me prends-tu ? Je suis la reine de Sparte, la femme d'un héros irréprochable. Depuis quand les princes barbares viennent-ils enlever les jeunes Grecques, sans même leur promettre le mariage ? car tu as déjà une épouse à ton foyer. Depuis quand une femme obéit-elle aux ordres d'un passant ? Je ne te connais pas, je ne t'ai jamais vu. Tu es un aventurier et un homme sans éducation. Je vais te faire chasser par mes serviteurs. Va-t'en vite, car si mon mari te voit, il t'égorgue comme un poulet.

Mais elle ne dit rien de tout ce vertueux discours. Comme une somnambule, elle se leva, en déclarant avec simplicité :

— Puisque c'est l'ordre de la déesse, je viens.
Et elle tomba dans les bras du jeune homme, qui, sans hésiter une seconde de plus, l'emporta à toutes jambes à travers la ville.

Il n'était que temps, car déjà les domestiques du palais s'étaient aperçus de quelque chose d'insolite et donnaient l'alarme.

Mais Pâris, animé par l'esprit d'Aphrodite, se sentait les ailes d'Hermès aux talons, la force d'Arès dans les bras. En quelques bonds, sans avoir été atteint, il eut regagné son char, qui fila à toute allure vers Thérapné, où l'attendait son navire, dont l'ancre fut aussitôt levée et qui, s'arrachant gracieusement à la rive laconienne, se mit à voguer sur les eaux de la Mer Sacrée, comme une mouette qui se rit des enfants groupés sur le rivage : les guerriers de Ménélas, furieux, et jetant en vain des pierres au ravisseur...

On connaît la suite de l'histoire. Mais ce qu'on sait moins, c'est que Vénus ne cessa point d'être présente auprès de ce couple exemplaire et scandaleux. C'est elle qui, après la plus extasiée des traversées, apaisa l'esprit des Troyens, indignés par la conduite de leur prince, et finit par leur faire trouver tout naturelles la répudiation tacite d'Œnone et l'installation des deux amants dans le palais du noble Priam. C'est elle qui faisait rire le peuple de Cassandre et de ses avertissements terribles. Bref, Hélène, après avoir été la femme du chef d'un tout petit pays du Péloponèse, était devenue la véritable reine de l'Asie, et

le monde entier célébrait sa gloire, uniquement à cause de l'intervention secrète d'Aphrodite.

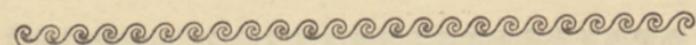
Cependant les Grecs s'étaient armés et, au bout de deux ans de préparatifs, avaient débarqué devant Ilion. Et maintenant, les Troyens s'apprêtaient à résister, et cela uniquement pour défendre, *comme une des leurs*, cette étrangère. Vénus continuait à les aveugler. Sinon, ils eussent aussitôt rendu la jeune femme et sacrifié le désastreux Pâris... Mais Aphrodite elle-même, qui sait jusqu'à quel point elle n'était pas obnubilée par sa partialité ! Car enfin, elle se rendait bien compte qu'en soulevant ainsi un monde, en y répandant à flots le malheur et la mort, uniquement pour permettre à deux amants illégitimes de continuer à s'aimer, elle commettait un scandale. Les autres Dieux l'en avaient avertie. N'importe, elle s'obstinait. Pour elle, rien n'était plus beau que cet amour, et elle eût volontiers sacrifié la paix de l'univers pour le préserver.

Avait-elle raison ? avait-elle tort ? c'est ce que nous ne saurons jamais. Lorsque Minerve, incarnation sublime de la raison et de la justice, lui mettait sous les yeux l'abominable désordre à quoi elle réduisait l'humanité innocente pour favoriser cette

union coupable, Elle se contentait de sourire, et ce sourire faisait naître dans l'esprit des Immortels un doute, un doute tel qu'il mettait en question les droits et l'existence même de la raison et de la justice. Elle souriait, et ce sourire voulait dire : « Rien au monde ne vaut la Beauté, et la possession de la Beauté. Même si cette possession est illusoire. »

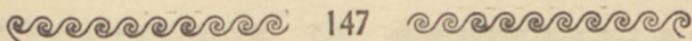
Et de fait, après dix ans d'hostilités, personne ne se souvenait plus des origines de la guerre. Seule la beauté d'Hélène demeurait, et apparaissait à tous comme la seule cause du conflit : les uns voulant la reprendre et les autres la garder. Des milliers et des milliers d'hommes étaient morts, et les deux amants continuaient à s'adorer, dans l'admiration mutuelle de leurs charmes.

Lorsque, dans le fameux combat singulier qui opposa les deux rivaux, Pâris blessé allait être achevé par Ménélas, c'est Vénus qui l'enveloppa d'un nuage et le transporta dans la chambre d'Hélène. Et, comme la belle Grecque s'apprêtait à le mépriser pour sa lâcheté, c'est encore elle qui lui inspira l'élan de désir où fut noyée cette velléité de révolte...



Mais on se lasse de tout, même de protéger les malheureux humains, surtout quand il faut, pour cela, vivre dans des luttes constantes. Le naturel aimable et doux d'Aphrodite souffrait de cette atmosphère de haine et de carnage où vivaient les Olympiens. Si Junon, si Mars, si Minerve et Mercure lui-même la respiraient avec délices, elle ne pouvait plus la supporter. Un jour vint où elle se retira de tout ceci, et alors ce fut fini. Jour terrible, jour cruel de la désillusion et du détachement. Hélène se demanda pourquoi elle avait suivi ce bellâtre incapable de tenir tête au plus humble homme d'armes, et elle fut tout heureuse que Ménélas consentît à la reprendre. Pâris, comprenant son erreur, se souvint d'Œnone, et c'est auprès d'elle qu'après la blessure infligée par Philoctète, il voulut aller mourir. C'était la fin, lamentable, traînante, vulgaire... avec son cortège de regrets et de chagrins...

Et tout cela parce qu'Aphrodite s'était désintéressée d'eux...



X

QUELQUES MOTS SUR ÉROS
L'AVENTURE AVEC HERMÈS

On s'est peut-être étonné que j'aie pu mener jusqu'ici le récit de la vie de Vénus sans parler de Cupidon (celui-là que les Grecs nommaient Eros), et qu'on lui attribue si souvent comme fils.

Cela vient de ce que j'écris l'histoire, et non pas la légende. Eros n'a pas de réalité positive. C'est un personnage légendaire, une sorte de supposition incarnée. Il suffit de réfléchir un instant sur le rôle qu'on lui prête pour se rendre compte de son inutilité. Il répand sur la terre la vie, la joie et la fécondité, il fait connaître aux hommes les douceurs et les

chagrins de l'amour, il est le dieu du désir et de la volupté. Bref, il fait exactement tout ce que fait Vénus. Ce n'est donc pas la peine qu'il existe. Aphrodite étant l'amour, on n'a pas besoin d'un dieu qui serait aussi l'amour. D'ailleurs, dans les rares légendes qui circulent à son propos, il fait une bien singulière figure. Outre qu'on n'est pas d'accord pour savoir qui est son père : Jupiter, ou Mars, ou même Ouranos (je vous demande un peu !). Vénus le consulte, elle lui fait des reproches, elle se dispute avec lui, ou bien elle a recours à lui pour assurer son charme. Bref, elle se dépossède à son profit.

Si gracieux et charmant que soit ce dieu enfant, il nous faut y renoncer. La logique l'exige, et aussi l'histoire, qui ne le mentionne que très rarement, et de la façon la plus vague. Nous ne parlerons donc pas de lui, ni de sa fameuse aventure avec Psyché, que tout le monde connaît, et qui doit avoir eu pour héros d'autres personnages, que nous ignorons. Aphrodite y joue d'ailleurs un rôle presque ridicule, et dont la superfluité nous avertit assez clairement de nous méfier. Elle y est jalouse de Psyché. C'est là une pure folie. Il faut bien nous rappeler que jamais Vénus ne fut jalouse. Elle ne pouvait

pas l'être. Douée d'une beauté absolue, parfaite, sans altération possible, elle ne pouvait regarder qu'avec indulgence la beauté de toute autre créature féminine, puisque cette beauté n'existe que comme un reflet, une image fragmentaire de la sienne...

Cependant, elle eut des enfants, quoique nous ne les connaissons pas tous (parce que nous ignorons toutes ses aventures : nous ne parlons ici que de celles dont nous sommes sûrs).

Des enfants. Et d'abord Enée, le fameux Enée, qu'elle fit remettre à Anchise, le moment venu, ainsi qu'elle le lui avait promis. Enée, dont elle protégea toujours la vie héroïque et qui, plus tard, devint l'amant de Didon la Carthaginoise et l'ancêtre des Romains. Quoiqu'on en ait dit, et malgré les craintes qu'en avait Vénus elle-même, Anchise ne révéla jamais à personne son secret éblouissant. Il y eut du mérite, certes, surtout si l'on songe au plaisir avec lequel les hommes se vantent des faveurs obtenues, souvent de femmes bien quelconques. Mais il savait que Jupiter serait impitoyable, et il craignait que son courroux ne retombât sur l'innocent Enée, Enée dont le visage et les formes parfaites lui rappelaient les

charmes de la fugitive et divine passante. S'il n'avait eu cette preuve tangible, vivante, grandissante, de son aventure merveilleuse, il aurait pu croire qu'il avait été le jouet d'une illusion. Pendant toute sa jeunesse, l'Anadyomène lui apparut assez souvent en rêve, aussi douce, aussi engageante, aussi voluptueuse, et il goûta dans ses bras un bonheur que le réveil interrompait affreusement. Mais, au fur et à mesure qu'il avançait en âge, ces visites devinrent plus rares. Puis elles cessèrent tout à fait. Et Anchise épousa, sans en omettre une goutte, la coupe amère des longues vieillesse. Pour le récompenser de sa fidélité et de sa discrétion, la déesse, émue, lui envoya aux Champs-Elysées une image d'elle, si parfaite quoique vaporeuse, qu'elle suffit à lui assurer une félicité éternelle.

Il y a une aventure de Vénus sur laquelle nous possédons très peu de données, mais qui est parfaitement authentique. Elle avait pris toutes ses précautions pour la cacher, hormis une seule, qui la fit découvrir, retrospectivement si l'on peut dire. La voici.

L'humiliation subie par Mars, le jour fameux où

Vulcain convoqua tout l'Olympe pour le montrer pris au filet et où, malgré ses rodomontades, il avait dû fuir, sans résistance, sous les railleries méprisantes de son rival, cette humiliation donna au dieu de la guerre une rancune qui ne cessa jamais. Autant qu'un être comme lui pouvait aimer, Arès aimait Aphrodite, et il continua de la poursuivre. Mais elle, lui gardant rancune de sa lâcheté, ne voulut jamais consentir à le revoir. Et Mars dut assister, avec une colère impuissante et une jalousie terrible, aux nombreux caprices de sa maîtresse. On sait ce qu'il fit pour Adonis. Vénus ne le lui pardonna point. Mais elle dut prendre désormais de grandes précautions, car son ennemi exerçait sur elle une surveillance sournoise et minutieuse, et elle ne voulait pas que ceux qu'elle honorait de ses faveurs courussent le risque d'une mort presque certaine.

C'est pourquoi, lorsqu'elle aima Mercure, elle fut si prudente...

De tous ceux que sa venue dans l'Olympe avait jadis éblouis, Hermès était peut-être le plus épris. Et elle avait grand plaisir à écouter ses discours subtils. Elle avait souvent pensé que si, au lieu de Mars, c'est lui qui se fût présenté au palais de Cythère,

~~~~~  
jamais Vulcain ne les eût surpris, et elle lui eût été fidèle. Mais c'est Arès qui était venu, qui avait profité de son demi-sommeil, de sa lassitude, de son étrange vacuité... Elle avait donc eu l'humiliation de commettre sa première faute avec quelqu'un qui ne lui plaisait aucunement, et qui l'ennuyait même... Ainsi que cela se passe assez souvent dans la vie humaine...  
~~~~~

Quoi qu'il en soit, quand Hermès, ravi de la revoir dans l'Olympe la première fois qu'elle y revint, lui fit de nouveau la cour, elle l'écouta avec bienveillance. C'était le plus délié des Immortels. Lorsqu'il parlait, on avait l'illusion qu'on comprenait ce qu'il disait, mais on se rendait compte presque aussitôt qu'il s'agissait là simplement d'une illusion en effet, comme quand un magicien vous fait croire à la réalité des objets qu'il évoque au point qu'on va les toucher : et dès qu'il a le dos tourné, tout disparaît. Quand il s'entretenait avec Aphrodite, elle pouvait un instant se croire par l'esprit l'égale de Minerve. Il débrouillait les raisonnements les plus captieux avec une aisance d'enfant qui dévide un écheveau de soie ; il expliquait les idées les plus difficiles avec une clarté éblouissante. Jamais il ne lui

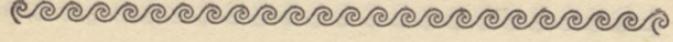
~~~~~

faisait de compliments sur sa beauté. Mais il déclarait qu'elle avait une intelligence extraordinaire et qu'elle était la seule des Immortelles capables de lui servir de confidente. Elle le crut, s'habitua à ces entretiens exquis, au point qu'ils lui manquaient cruellement lorsque Hermès devait s'absenter, pour obéir à un ordre de Zeus ou pour quelque expédition plus énigmatique.

Mais Aphrodite était amoureuse comme on respire... Elle ne put supporter longtemps cette atmosphère abstraite et quintessenciée. Sans compter qu'Hermès était beau, d'une sveltesse d'athlète mince, le plus élégant des Dieux avec Apollon... Elle lui fit des coquetteries. Il parut ne pas les comprendre. Elle s'énerva. Bref, il l'amena fort adroitement à un tel état que c'est encore lui qui parut lui faire une faveur en acceptant ce qu'il souhaitait depuis si longtemps et qu'il avait différé de prendre par un raffinement dont elle lui sut gré. Car leur plaisir, d'avoir été ajourné si longtemps, n'en fut que plus exquis.

Naturellement, ils se gardèrent bien de rester dans l'Olympe, cette plus transparente des demeures. Ils

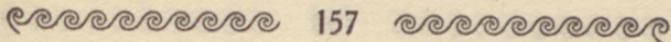
descendirent sur terre, où les paradis sont à la fois plus bienveillants et plus discrets. Et, comme le redoutable Arès était fort occupé dans une expédition en Macédoine, ils choisirent l'Arcadie, qui était un séjour d'enchantements : plein de sources fraîches coulant dans des prairies d'un gazon serré et doux comme un tapis et de montagnes d'une hauteur médiocre, toutes forées de grottes ombreuses. Dans l'une de ces grottes, cachés à tous les yeux par un rideau de lianes en fleurs et tamisant la lumière du soleil, ils goûtaient des heures ineffables. Par les interstices du feuillage, ils voyaient dans la plaine se dérouler l'églogue du jour, que scandaient les strophes des heures paresseuses, toutes emplies de bonheur. Ce n'était plus lui qui parlait, maintenant. Mais elle qui, sans cesse babillante, s'enivrait de mots sans suite qu'elle prenait pour des idées. Hermès écoutait vaguement délivrer son élève inattendue. Il la regardait. Son corps parfait, en quelques lignes heureuses, résumait les nombres des géomètres et les entités des philosophes. Nue comme le marbre d'un temple ou la pensée d'un poème, elle était là, et l'univers venait aboutir en elle, et tous les désirs de l'univers. En la possédant, Hermès croyait posséder



le monde, et même le créer, tant son extase était haute.

De cette union délicieuse et clandestine, naquit un enfant, qu'il fallut bien cacher à son tour. Ses parents le confièrent à des Naïades qui, elles, gardèrent le secret. Mais comment cet être sans nom eût-il pu longtemps dérober à la vue des hommes l'aveu qu'il portait en quelque sorte écrit sur son visage ? Sans malice même, ses compagnons de jeux le nommèrent « Hermaphrodite », simplement pour signifier par là qu'ils lui trouvaient une beauté pareille à celles à la fois du messager de Zeus et de la reine de l'amour...

Cette beauté ne touchait pas que les adolescents. Elle frappa le cœur d'une nymphe, la douce Salmacis, qui se prit de passion pour lui. Très pudique, le jeune homme résista. Elle le poursuivit jusque dans la source où il prenait son bain. Ce fut, sous l'eau limpide, une lutte des plus singulières. Affolée d'amour, la nymphe s'était attachée à lui, comme un lierre à un arbre, et il avait beau se débattre, il ne pouvait lui échapper. Alors elle, s'adressant aux Dieux, fit cette prière étrange : « Faites que rien ne puisse me séparer de lui ni lui de moi. »



Cette prière fut entendue par Aphrodite et Hermès, qui, du haut de l'Olympe se penchant sur la terre, non loin de la trouver absurde, en sourirent au contraire, et résolurent de l'exaucer aussitôt. Et puis, ils avaient une arrière-pensée, que l'on vit bien dès que la nouvelle créature, moitié homme moitié femme, se mit à vivre, d'abord maladroite, puis peu à peu plus à son aise, enfin parfaitement adaptée. Il ne leur déplaissait point qu'il existât, en ce monde, un être réalisant en soi, quotidiennement et essentiellement, leur double beauté, svelte comme l'un, épanoui comme l'autre. Hermaphrodite. Et l'art grec est là tout entier pour témoigner combien est cher aux hommes ce rêve d'une fusion sexuelle, qui n'eut lieu qu'une fois en réalité. Ce que dut souffrir Salmacis de s'être ainsi perdue pour jamais dans l'être d'Hermaphrodite, c'est une chose que nous ignorons. Mais qui sait ? peut-être n'en souffrit-elle point. Peut-être fut-elle très heureuse, au contraire.

XI

L'EXIL. — LE VÉNUSBERG.

Ainsi se passèrent des siècles. Dans la vie des Immortels, ils sont semblables à des heures. C'est que rien n'atteint leur jeunesse.

Le monde était soumis à leurs lois. Ils régnait sur des générations d'hommes qui les comprenaient et les aimait, qui leur avaient prêté la forme même dont ils étaient revêtus. Et Aphrodite, peu à peu, devenait la plus populaire des divinités, sinon la plus puissante. Partout ses temples étaient répandus, de Lemnos à Corinthe, de Sicile en Asie Mineure. Des rites sans cruauté, où l'on ne sacrifiait que le sang

~~~~~

des colombes ou la virginité d'enfants complaisantes, illustraient les cérémonies qu'on y célébrait. Et quand Rome s'empara de la Grèce, elle entra au Panthéon de la capitale de l'Empire, et jusqu'aux confins du monde connu : de la Gaule à la Perse, elle règne, incontestée, universelle.

Cependant, les jours vinrent de la décadence et de l'oubli. Une doctrine nouvelle, issue de l'Orient, se propageant avec une rapidité extraordinaire dans l'esprit des femmes, des pauvres, des esclaves, des humiliés, des vaincus, en très peu d'années eut raison du paganisme souriant et ingénue, dont le rôle civilisateur était terminé. C'est aux dieux qu'elle s'en prit d'abord, les accusant de tous les vices, les traitant comme autant de démons. Toutes ces aventures qu'ils avaient eues, et qui attestait surtout la bienveillante fraternité qui les attachait aux hommes, leurs images terrestres, furent considérées comme d'ignobles débordements. Les nouveaux-venus ne voulaient plus y voir cette obéissance ingénue aux lois de la nature, mais une perversité infernale... Ils brisèrent partout leurs statues, démolirent leurs temples. En quelques années, les dieux, chassés de partout, vilipendés, exorcisés, honnis, non par le

~~~~~

Dieu nouveau qu'ils eussent si volontiers accueilli comme le Maître, puisqu'il l'était enfin, mais par ses sectateurs aveuglés d'une étrange folie, les dieux disparurent : d'abord de la terre, sur laquelle ils avaient jadis tant de bonheur à descendre, pour se mêler des affaires les plus intimes de leurs enfants, puis de l'Olympe, où ils s'étaient réfugiés, mais où ils ne se sentaient guère en sûreté. Car, dans le monde nouveau, si formidablement agrandi, qui venait de se constituer, l'Olympe était une bien petite montagne et sa faible altitude une protection bien insuffisante contre les tentatives sacrilèges d'une foule ivre de destruction.

Pauvres Immortels ! tout leur répugnait également, dans les mœurs nouvelles : le zèle de leurs sectateurs comme celui de leurs adversaires. Car leurs disciples les défendaient par la proscription et le massacre, et leurs ennemis les attaquaient par l'iconoclastie et l'intolérance. Vénus surtout, la plus illustre et la plus belle, suscitait contre elle un acharnement inouï. Il semblait qu'on voulût lui faire payer en une fois tout ce qu'on lui avait offert d'adoration et d'hommages. Au nom d'un Maître de Bonté, qui ne l'avait pas même nommée, et qui

~~~~~

avait posé sa main de pardon sur les cheveux d'or d'une de ses prêtresses, des hommes grossiers, malodorants, vêtus de bure, parcouraient les villes et entraient dans ses sanctuaires où, le bâton à la main, ils jetaient à terre ses simulacres aimables et maudissaient son doux nom. Elle n'était plus pour eux la Mère de la beauté et de l'amour, mais une basse gourgandine, la prostituée de ses temples les plus déchus, la proxénète de l'universelle orgie. La tentatrice, l'auxiliaire du diable, l'Ennemie.

Ce que devinrent les Dieux, — eux qui ne pouvaient mourir, — dans cette tourmente, je n'ai pas le loisir de le raconter ici. Un autre écrira sans doute un jour l'histoire de ce pathétique exil. Je ne m'occupe que de Vénus.

Epouvantée, elle se cacha. Des siècles et des siècles, elle vécut d'une vie sournoise et souterraine, comme une vermine, n'osant plus sortir en plein jour, s'habituant peu à peu, elle qui avait régné dans le cristal lucide de l'Archipel, à l'atmosphère étouffante des cryptes, et à ce qui est plus oppressant encore : le silence des coeurs initiés, n'osant battre librement par crainte de la mort. Elle accepta les

compromissions les plus louches avec les magiciens, les nécromants et les bateleurs des cultes suspects. Depuis longtemps, elle n'était plus nue, car il faisait froid dans le monde nouveau, mais sa chair radieuse, entr'aperçue par les ouvertures de vêtements somptueux, luisait avec le charme horrible de l'obscénité. De mauvais prêtres l'évoquaient, des sorciers la faisaient servir à leurs desseins infâmes. Ce n'était plus la reine de la Volupté, mais une Dame de luxure, une fille de joie impudique et traquée. On ne lui rendait plus qu'un culte bas et effrayé, corrompu de remords, pimenté de perversité. Elle l'acceptait, car il fallait vivre, avant tout vivre, pour attendre la fin du cauchemar. Elle était comme un fleuve aux ondes de cristal tombé soudain dans un abîme et devenu un égout roulant toute l'ordure humaine. Déchéance suprême, elle était une émanation des régions infernales, une puissance du Mal, un démon...

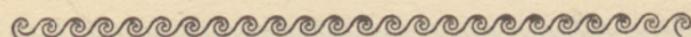
Combien de temps dura cette épreuve ? Une dizaine de siècles à peu près...

Et puis, un jour, tout à coup, des bruits étranges se mirent à circuler dans le monde civilisé. Une

~~~~~

légende, peu à peu, prit corps... Il y avait, paraît-il, au cœur de l'Allemagne, dans une forêt impénétrable, une montagne sur laquelle se dressait un château merveilleux. Ce château était habité par une femme d'une beauté extraordinaire, qui avait à sa disposition un peuple de serviteurs dévoués : des mages et des cuisiniers, des chambrières et des bouffons, des musiciens et des artisans de toutes sortes. Elle donnait là des fêtes d'une splendeur sans égale ; mais personne ne pouvait les décrire, car ceux qui avaient eu la joie d'y assister n'en étaient jamais revenus. Ils étaient demeurés là, afin de ne plus quitter l'Enchanteresse, qui leur avait pris le cœur et la raison. Elle les attirait de loin, par la seule force de la pensée. Ils bravaient tout pour venir et, une fois arrivés, servaient à son caprice. Puis elle les rejettait. Ils devenaient, à leur choix, fous au dehors, ou esclaves au dedans. Toute recherche pour les retrouver était vaine, car le lieu demeurait inaccessible, aussi insaisissable qu'un mirage.

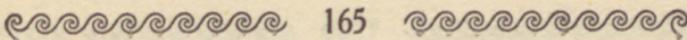
Le Vénusberg. Et la châtelaine avait nom Madame Vénus, fille de Belzébuth, le seigneur des mouches et de l'ordure, le démon des pensées malignes et impures.



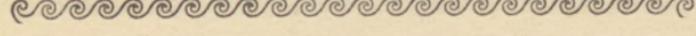
C'était Vénus l'éternelle, que rien n'avait pu réduire.

Mais, comme toutes les légendes, celle-ci avait un fond de réalité. Très peu de gens avaient aperçu Vénus, parce que très peu étaient dignes de la voir, et ils ne l'eussent abordée qu'avec des pensées équivoques et sacrilèges. Mais certains privilégiés avaient été admis à cet honneur : toute une élite, graduellement plus considérable, de sages, de poètes, d'artistes et de philosophes. Ils avaient assisté à ses fêtes, et ils en étaient restés éblouis.

Ils ne parlaient pas volontiers de ces entrevues magnifiques, car ils craignaient la vindicte de la superstition populaire. Et ce silence est une des grandes raisons pour lesquelles l'existence du Vénusberg a été mise en doute. Mais une vérité connue seulement des initiés n'en est pas moins une vérité. Que dis-je ? elle est souvent plus exacte et plus profonde que la plupart de celles dont la plèbe intellectuelle fait ses délices. Et le Vénusberg, quoique défendu par son mystère topographique et maint prestige savant, existait réellement. C'était un château d'une magnificence inouïe, où l'on trouvait à la fois le charme

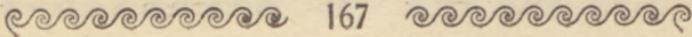


lourd et mystique des palais du moyen-âge et la grâce de la civilisation païenne. On y voyait des portiques aux dômes de roses, des chemins de graviers semés de perles, des jardins touffus éclairés par l'or des oranges et rafraîchis par des canaux coulant entre des haies de marbre et de jasmins. Des galeries peintes de fresques représentant les plus riants épisodes du passé de la déesse reliaient entre elles les chambres tendues de soie, où des lits de repos attendaient la sieste des dormeurs et les caresses des amants. Pour son service, Aphrodite avait ajouté aux nymphes de sa cour de jadis toute une troupe de fées. Elle vivait là, heureuse et souriante, recevant les hommages, secrets, mais peut-être plus ardents, de ses adorateurs. Il en venait de tous les pays du monde. L'Italie envoyait ses peintres et la France ses troubadours, l'Espagne ses danseuses et l'Allemagne ses musiciens. Il n'était pas jusqu'aux Musulmans eux-mêmes, qui de la suave Cordoue ou de Grenade la parfumée ne lui députassent des mathématiciens et des ingénieurs, qui revenaient chez eux, la tête pleine de plans de palais forés comme des ruches et tout bourdonnants d'un murmure d'abeilles amoureuses. Tous venaient masqués, déguisés en



pèlerins d'autres cultes, car on les traquait comme de dangereux hérétiques. Une fois au pied de la montagne sacrée, ils rejetaient leur manteau de bure et faisaient un signe. Alors de petits satyres cornus surgissaient d'entre les rochers sombres, et un chemin étroit s'ouvrait, par lequel ils les introduisaient dans l'empire des plaisirs. Là, Vénus les accueillait avec bonne grâce, leur offrait ses plus belles servantes et parfois même ne dédaignait point, lorsqu'ils lui plaisaient pour une cause ou pour une autre, de leur accorder ses faveurs personnelles.

La plus célèbre de ces aventures est celle de Tannhäuser.





XII

LE DERNIER AMOUR

Tannhaüser était un de ces chevaliers comme il y en avait au moyen-âge, à demi guerrier, à demi poète, et qui parcourait les royaumes de la chrétienté, restant plus ou moins longtemps dans telle ville ou tel palais, pour y charmer, par ses improvisations, les longs loisirs des châtelains réfugiés à leur foyer. C'était un jeune homme grand et blond, plein de fougue, dont la sincère piété était cependant rongée de doutes. Il croyait en Dieu et en la Vierge, étant chrétien. Mais il gardait en son cœur une tendresse immense pour cette antiquité dont lui avaient parlé les livres, et pour ces dieux rayonnants et beaux dont

il ne pouvait accepter la disparition sans une révolte de tout son esprit... Parfois, il les célébrait. Alors le scandale s'épanouissait à ses pieds comme un plant de roses profanes. Les prêtres le dénonçaient. Il devenait suspect... On le montrait du doigt...

Exaspéré de cet ostracisme, sentant qu'il existait un autre monde que celui où il vivait plein de scrupules et de remords, étouffé par la crainte du péché, il partit, désireux de le connaître, ce monde étrange et peut-être infernal, bravant volontiers ses dangers pour goûter ses joies ineffables.

Il partit, traversa les plaines et les fleuves et, au cœur d'une forêt obscure, il découvrit enfin la montagne de cuivre au cœur de laquelle dormait le trésor inconnu.

Elle s'entr'ouvrit. Et il entra dans le Vénusberg.

En l'apercevant, la déesse se leva de son lit de parade, sorte d'autel où elle reposait, comme un monceau de roses dans un massif de cierges... et elle vint à lui, la main tendue, et tout le palais fut illuminé de son sourire :

— Je t'attendais, dit-elle, beau chevalier. Oh ! comme il y a longtemps que je t'attendais !... Des siècles, peut-être... je ne sais plus...

Son luth à la main, il tremblait d'émotion, telle-ment elle était belle. On le lui avait bien dit, les poëtes grecs et latins l'avaient décrite avec piété, et il l'avait souvent vue sur des toiles célèbres ; mais qu'étaient ces apparitions fugaces, idéales, insaisis-sables, en comparaison de cela qui se dressait devant lui, plus vrai que la lumière ?...

Il tenait sa main dans la sienne. Il la bâisa. Un frisson le parcourut. Il lui semblait que ses lèvres ve-naient de toucher un bloc de neige en feu... Il releva les yeux, la contempla longuement. Pour venir à lui, elle avait laissé choir sur le lit son manteau de pourpre, et elle était nue maintenant, sous sa cou-ronne zodiacale, toute pareille à l'Anadyomène de jadis, et ses pieds foulaien, comme l'écume marine, une jonchée de tubéreuses. Toute pareille. A peine un peu plus épanouie peut-être, et dans ses yeux de ciel l'azur ingénus de la Grèce s'était peut-être lé-gè-rement teinté d'une douce brume celtique, d'un gris de rêve et de mélancolie. Oui, mais à peine. Toute l'allégresse des beaux jours olympiens revivait, in-

~~~~~

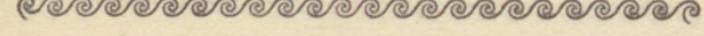
tacte et comme bondissante, dans ce corps blanc comme le sel, et rose comme l'aurore, où les seins étaient deux fleurs suspendues, où le ventre ondulait comme la houle égéenne. Du fond des âges, vers le chevalier chrétien, la joie d'enfance du paganismus s'avancait, avec un rire qui balayait la peine et le péché.

— Je t'attendais, reprit-elle, je savais bien que tu viendrais... Je suis si heureuse de te voir!...

Et, comme il continuait de se taire, bouleversé :

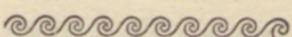
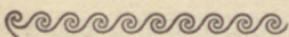
— Chante maintenant, dit-elle. Tu ne m'as jamais célébrée qu'avec crainte. Ici, tu peux tout dire.

Alors Tannhaüser chanta, s'accompagnant de son luth. En une improvisation délirante d'enthousiasme, il dit son culte pour les Immortels proscrits, et surtout pour la divine Cythérée, les longs regrets qu'il éprouva de sa disparition sur les autels, mais sa joie sacrée à la découvrir partout sur la terre, en dépit des exorcismes et des interdictions : dans l'extase du printemps, dans les regards des vierges, dans les enlacements des couples errants sous des arceaux de fleurs ou noués sur leur couche de soupirs, dans le soulèvement des marées, dans l'universel frisson de la Nature.



Elle l'écoutait, étonnée et ravie. Habituée aux flûtes et aux lyres, elle ignorait cet instrument plus grave, dont les sonorités complexes semblaient avoir été faites pour exprimer des sentiments inconnus jadis. Qu'il était doux, cet hommage ! qu'il était doux à son cœur meurtri par l'exil ! Il lui semblait qu'à son ancien royaume d'immenses domaines inexplorés venaient de s'ajouter, lui apportant le tribut de leur soumission. Ah ! non, il n'y avait rien à craindre. Le monde pouvait se révolter, il lui faudrait toujours enfin revenir à sa première souveraine, dût-il, comme cherchait ce poète d'une race inconnue, la retrouver dans la grotte d'une montagne interdite...

— Je ris, dit-elle, je ris de plaisir !... C'est comme si tu me les apportais sur un plateau, ainsi que des fruits, tous ces pays de brume et de pluie, où l'on rêve de moi comme d'une illusion dangereuse et sublime. Mais je ne suis pas une illusion, Tannhäuser, non. Je vis. Ah ! tu me plais étrangement... Jamais je n'ai éprouvé pour personne le sentiment qui vient de naître en mon cœur pour toi : parce que tu es tellement loin de moi... tellement ! Tu m'attires, comme un gouffre. J'ai peur de perdre ma pensée de cristal dans le creuset de tes confuses



~~~~~  
imaginations... J'ai peur, et cela me ravirait pourtant...

— C'est moi, madame Vénus, qui bien plutôt redoute d'abdiquer près de vous tout ce qui me faisait moi-même... Je crains de perdre mon âme.

— Comme il a bien dit cela, le petit clerc ! Perdre ton âme ! Mais que t'importe ? Est-ce que ce n'est pas avant tout le désir de tout ce qui aime ?... Est-ce que je ne vaudrais pas la peine que tu la perdes, cette âme ?...

Et, avec un rire ensorcelant, elle lui tendait les bras. Il y tomba, en fermant les yeux, comme on s'abîme...

Tous les serviteurs et toutes les servantes s'étaient retirés. La déesse et le chevalier restèrent seuls, dans leurs soupirs, dans leurs baisers...

\*\*

Sous l'influence de ce nouvel amour, Vénus se sentit renaître. Elle se réveillait comme d'un sommeil, d'une longue léthargie, et ses yeux, émerveillés, s'ouvriraient au matin du printemps, sous un

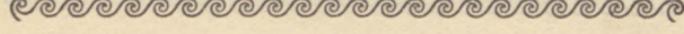
~~~~~

ciel nouveau, dans un pays qu'elle ignorait. C'est comme si tous ces siècles d'obscuration et d'ignomnie n'avaient pas eu lieu. Elle revivait, aussi jeune, aussi puissante, aussi belle. Elle reprenait sa place sur son trône idéal : qui était le cœur des hommes. Ainsi les Ephémères, dont elle s'était crue maudite et redoutée, ne l'avaient pas oubliée. Fidèles en secret à son culte, ils n'avaient attendu que ce moment pour le lui prouver. Et voici qu'ils lui envoyaient en ambassade, pour l'assurer de leur constance, ce jeune homme aux yeux ardents, qui avait la subtilité d'Hermès, la beauté de Dionysos, le talent d'Apollon, avec je ne sais quoi de nouveau, ignoré des anciens Immortels, une inquiétude, un trouble, des remords, dont le pathétique la ravissait.

Leur vie fut une fête perpétuelle, animée par les musiques voluptueuses, les jeux des bouffons, les délices des repas somptueux, la folie des bacchanales... Avec les secrets dérobés jadis à Vulcain, puis plus tard à ses amis les alchimistes, Vénus s'était composé une science magique capable de créer tous les prestiges souhaités par sa volonté. Le Vénusberg tout entier n'était qu'une immense caverne plafonnée d'un firmament d'illusion, aussi brillant

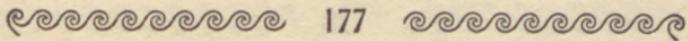
~~~~~

que celui de l'Hellade. Une dérivation du Léthé, captée par une formule incantatoire, formait une Méditerranée de rêve, partout cernée de montagnes bleues comme l'hyacinthe, à l'extrémité de laquelle une vaporeuse semblance de Cythère dressait ses temples blancs et ses jardins de violettes, dans un nuage de colombes... Chaque soir, les couples d'amants prenaient place dans des barques pavoisées et partaient, voguant doucement vers ces rives désirées, au milieu des rires pâmés et des chants de violons... On cueillait aux bords du lac enchanté l'oubli de toutes les peines et la satisfaction de tous les désirs. Les amoureux déçus retrouvaient sur ses berges fleuries leur maîtresse à jamais complaisante; les victimes de don Juan reprenaient enfin, et chacune pour toujours, leur séducteur et ses premières paroles. Les nymphes et les fées prêtaient leur corps irréel et incorruptible aux caresses des voluptueux, aux caprices des inconstants, aux dépravations des pervers, aux rêves des imaginatifs... Dans ces doux enfers sans tortures, Madame Vénus et son amant, comme des rois, se promenaient parmi les acclamations et les sourires d'un peuple heureux de leur bonheur. Et parfois, ils tenaient cour d'amour.



Comme chez les princes de la terre, des poëtes étaient conviés à célébrer les dames qu'ils avaient choisies pour souveraines. Avec des images précieuses, rutilantes comme des gemmes, ciselées comme des bijoux, ils chantaient leurs charmes et leurs guises, leurs coquetteries et leurs abandons. Ils décrivaient leur tactique, les ruses de la guerre amoureuse, les douceurs de la paix signée dans les baisers. Mais Tannhäuser demeurait toujours le vainqueur de ces tournois. Et les faveurs dont Vénus le récompensait semblaient toujours nouvelles, inédites et éblouissantes comme autant d'initiations.

Elle avait enfin réalisé le rêve qu'elle poursuivait aux temps lointains d'Adonis, quand il lui fallait, chaque automne, s'arracher des bras de l'adolescent syrien pour le laisser repartir chez les ombres. Maintenant, elle-même obscure dans les bras de cet amant souterrain, elle était à la fois Aphrodite et Perséphone. Son domaine magique, soustrait aux influences végétales du changement, unissait dans une identique saison la lumineuse grâce de l'été d'Ionie et la sombre splendeur platonienne des demeures du métal et du feu. Mais un de ses plus grands plaisirs,



— et qu'elle n'avait point avec l'inconscient et friole Adonis, — c'était celui qu'elle prenait à leurs conversations. C'était un savant que ce barde aux joues roses, aux mains fines. Il avait toujours cherché dans le plaisir quelque chose qui n'a pas l'air de s'y trouver... Dans ce tourbillon brûlant comme un creuset, il tentait de découvrir la place d'un vortex plus avide encore, plus terrible, au fond duquel gisait le vertige immobile d'une connaissance sacrée... Il avait fréquenté les philosophes et les médecins, les alchimistes et les astrologues en même temps que les courtisanes et les servantes, les princesses et les paysannes. Sur les lèvres roses de celles-ci comme sur la bouche austère de ceux-là, il avait épié les paroles qui livrent les trésors inconnus du cœur ou de l'esprit.

Lorsque l'amour avait exprimé tout leur sang et toute leur sève, comme des éponges desséchées, leur être se retrémait dans un élément tout autre. Ils devenaient immatériels et fluides. Et ils avaient alors des entretiens étranges.

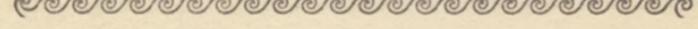
— Il me semble, disait Tannhaüser, que tu n'es point celle que tu parais. Oui, reine de cette terre, ne posséderais-tu pas d'autres domaines, plus vastes,

~~~~~

dans l'immensité de l'au-delà ? Ta suave réalité n'est qu'une illusion par rapport à cela... Permet, puisque je suis ivre de toi, que je touche à l'ineffable,... comme une aile de mouette effleure un rocher, en passant...

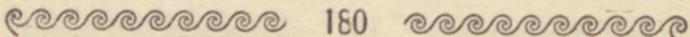
« Vénus, Vénus, toi qui es ici, réduite et secrète, comme une pépite de cuivre au cœur d'un mineraï, tu n'es peut-être qu'un rayon de cet immense foyer de lumière qui roule au firmament, étoile du soir !... Un seul rayon, car le faisceau total eût brûlé la terre entière, comme un fétu. Mais là-haut, là-haut, dans la planète qui porte ton nom, tu résides en ton essence, comme un enfant d'or en fusion couché dans un berceau de feu... étoile du matin !... Et c'est de là-haut que tu déverses sur nous la pluie intarissable de tes fluides... sur nos visages et dans nos veines. Irritée, tu es notre luxure et notre jalouzie, notre désordre et notre égoïsme. Favorable, tu es notre beauté, notre bienveillance, notre joie... Je t'adore, du fond de mes os, ô Vénus minérale, et du plus fluide de mon esprit, ô Vénus céleste...

— Tais-toi maintenant, disait-elle. Ne soulève plus d'autres voiles. J'aurais peur de te consumer...



Ainsi s'écoulait leur vie, dans une illusion d'éternité. Mais, si Vénus était immortelle, Tannhaüser ne l'était point. Tant de délices, et si rares, ne pouvaient effacer en son cœur la mémoire du temps où il menait son aventure terrestre. L'image d'Elisabeth, son innocente fiancée, lui revenait maintenant, d'abord très vague, puis de plus en plus nette et attrayante. Seul souvenir vraiment doux d'une époque de persécutons et de misères, elle lui faisait oublier tous les autres. Et voici qu'il regrettait sa fuite. Comblé par Vénus, trop comblé, il ressentait une sorte d'ennui de ces joies sans ombre, de ces voluptés sans attente, de ces ivresses sans punition. Chrétien, le péché lui manquait... Pour retrouver sur ses lèvres le goût de l'expiation, il fallait la soif de la faute... Ici, le Léthé même ne comblait plus le vide de son inquiétude.

Avec la douce tristesse que les Dieux éprouvent toujours à découvrir chez les mortels cet appétit de souffrance qu'ils ignorent par nature, Vénus comprit le drame qui se jouait dans la conscience de son hôte et, parlant la première, pour lui épargner l'humiliation d'un aveu :



— Tu veux partir ? dit-elle... Ah ! n'essaie pas de nier. Je le sais bien. Tes yeux sur moi ne sont plus les mêmes, ni tes baisers. Une ardeur s'y mêle, pleine de crainte et de chagrin. Si vraiment la terre ne t'a pas encore donné la somme de déceptions qu'il fallait à ton expérience, il faut la rejoindre... Tu es venu trop tôt au Vénusberg. Je ne te le reproche point. Tu ne pouvais savoir que le désir que tu en avais n'était pas encore parvenu à maturité...

— Pardonne, Vénus...

— Je te pardonne. Je ne puis faire un Dieu d'un homme, du moins au delà d'un certain temps... Je me souviendrai de toi avec douceur, mon petit clerc, mon poète, mon amant chrétien...

— ...

— Va rejoindre Elisabeth. Elle t'attend... Mais ne compte pas sur moi pour être auprès de vous. Je laisserai ce soin à la sage Minerve, à la chaste Diane...

— Mais si je voulais revenir, te retrouverais-je?...

— Je ne puis te le dire.

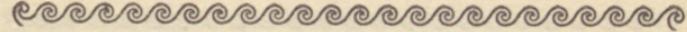
Sur un dernier baiser, ils se séparèrent.

Tannhaüser ne resta pas longtemps auprès d'Elizabeth, malgré les luttes qu'il soutint pour l'obtenir. Elle était douce, belle, pieuse et constante. Mais le chevalier était désormais hanté par des souvenirs trop puissants pour qu'aucune volonté pût les vaincre. Ils grandissaient chaque jour, ils s'imposaient à son esprit, l'obsédaient. Il recourut aux grands moyens. Il partit en pèlerinage à Rome, pour demander au Pape de l'exorciser, car il pensait qu'il s'agissait là d'un charme et que seul le Maître de la Chrétienté pouvait l'en délivrer. Mais il n'avait pas fait cent lieues que, oubliant tout, il obliqua vers le Nord, et reprit le chemin du Vénusberg. Il marchait comme un somnambule, dans une sorte de délire, chantant à mi-voix des paroles sans suite, sur des airs comme en jouaient les violons des barques du Léthé, appareillant pour la fausse Cythère :

— Oh ! oui... je te reviens... Vénus, je ne puis plus vivre sans toi... Je sais bien pourquoi je ne suis pas resté près de toi et pourquoi toi-même ne m'en as pas prié. C'est parce que, toi aussi, il fallait souf-

frir pour te gagner... Et quelle plus grande souffrance que la séparation?... Mais je reviens... je veux goûter aux gourmandises de tes tables, aux harmonies de tes musiques, aux délices de tes caresses... Je m'enfoncerai dans ta montagne comme une goutte de pluie dans le filtre d'une couche de sable, comme un tison dans une cuve d'eau... Je suis ton chevalier et ton poète... Tu n'auras qu'à me toucher d'un rayon de ton regard pour me redonner la force de ma jeunesse, mon Immortelle... Ah ! je sais bien qui tu es, et que je me damne, maintenant, à te retrouver, ô démonne, ô reine des prestiges, ô fille de Belzébuth!...

Mais la Déesse n'entendit rien de ces paroles démentes, car elle n'était plus là. A la place de son palais magique, qu'un souffle de sa bouche avait détruit comme une bulle d'air, il n'y avait plus, sur la montagne dévastée, que quelques pierres calcinées... C'était le soir. Au lieu des satyres et des lutins de naguères, qui l'avaient conduit auprès de la Reine, il ne trouva que quelques feux follets, dansant étrangement sur le flanc de la colline... et il flottait dans l'air une légère odeur de soufre... Fou

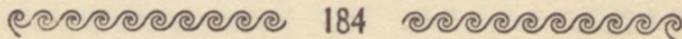


de désespoir, le Chevalier s'abattit, le front contre le sol.

Mais, pas plus qu'elle ne l'avait entendu, Vénus ne pouvait le voir. Car elle n'était plus là. Car, après quelques pleurs versés sur la mélancolie de son dernier amour, elle avait regagné, au delà de son Olympe détruit, sa primitive demeure sidérale, d'où se déversent sur nous ses influences bienfaisantes ou maléfiques, la planète d'espoir et de beauté où Elle élabora nos destinées d'amour.

Auteuil, vendredi 23 avril 1928.

FIN



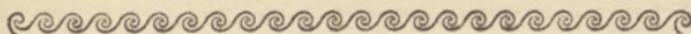
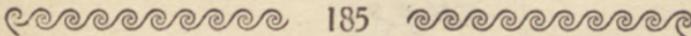


TABLE DES MATIÈRES

| | |
|-------------------------------------------------------------------|-----|
| INTRODUCTION | 7 |
| I. — La naissance | 11 |
| II. — Dans l'Olympe | 25 |
| III. — Le jugement de Pâris. | 41 |
| IV. — L'expérience conjugale | 51 |
| V. — La première faute. | 79 |
| VI. — Première rencontre d'Adonis. | 103 |
| VII. — Anchise | 111 |
| VIII. — Retour d'Adonis. | 121 |
| IX. — Hélène et Pâris | 135 |
| X. — Quelques mots sur Éros — L'aventure avec
Hermès | 149 |
| XI. — L'exil. Le Vénusberg. | 159 |
| XII. — Le dernier amour. | 169 |



60v.

Biblioteka Główna UMK



300047973878

149

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 2-1029.

Biblioteka
Główna
UMK Toruń

1190797

Biblioteka Główna UMK

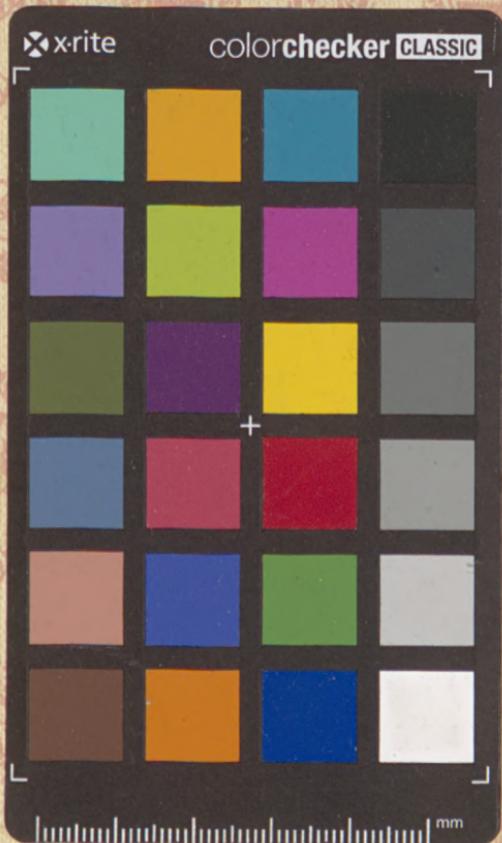


300047973878

Prix net : 10 francs

Biblioteka
Główna
UMK Toruń

1190797



Prix net : 10 francs